



**LITTÉRATURE**  
Philippe Djian:  
de la musique des mots  
Page F 3



**ROMAN**  
Yannick Haenel raconte  
l'épopée de Jan Karski  
Page F 5

# LIVRES

## Des deux côtés de l'exil Dany Laferrière

C'est un roman qui évolue en boucles, qui passe alternativement de l'enfance à l'âge adulte, de Montréal à Port-au-Prince, de la colère à l'apaisement. La forme est épurée. L'auteur parle de «haïkus», lui qui s'est glissé, dans son roman précédent, dans la peau d'un écrivain japonais. Dans *L'Énigme du retour*, en lice pour au moins trois prix littéraires en France et publié ici chez Boreál, Dany Laferrière lance un livre maîtrisé, magnifique et émouvant, sur Haïti, l'exil, le père qu'on retrouve après l'absence et la mort, dans le souvenir des autres.

CAROLINE MONTPETIT

**V**ingt-trois ans en Haïti, trente-trois ans à Montréal, c'est ce que l'on sait d'emblée du narrateur de *L'Énigme du retour*, appelé à retourner en Haïti notamment pour assister aux funérailles de son père, mort à New York après des années d'exil. Ce père, il ne l'a pas connu; pourtant, on croit sentir jusqu'à son odeur, chez le coiffeur où il avait coutume d'aller, dans ce café, dans le regard de sa sœur, qui l'a mieux connu que lui, dans la mémoire de sa mère, à qui il doit annoncer la triste nouvelle. Il faut dire qu'en Haïti, où la vie est si fugace et si fragile, les morts ne disparaissent pas tout à fait. «*Les morts se promènent parmi nous*, dit la mère du narrateur à son fils. *On les reconnaît à cette manière d'apparaître et de disparaître sans qu'on sache ce qu'ils étaient venus faire.*» La mort, pourtant, est présente tout autour, par la violence, la faim, la maladie.

«*La mort pourrait venir n'importe quand. Une balle dans la nuque. Un éclat rouge dans la nuit. Elle arrivait si rapidement qu'on n'avait jamais le temps de la voir venir. Cette vitesse a fait douter de son existence*», écrit Laferrière dans un chapitre intitulé «*On ne meurt pas ici*».

«*[La mort en Haïti] n'existe pas à cause de l'absence de confort*, dit Dany Laferrière en entrevue. *C'est le confort qui crée l'idée de la mort. Comment peut-on quitter tout cela, après avoir accumulé tout cela? C'est cela toute la réflexion philosophique autour de la mort en Occident. C'est une réflexion autour de ce qu'on va perdre, un genre de vie que l'on aime. Quand on vit dans une situation toujours douloureuse, il y a moins de cela. Les gens sont dans la vie, il n'y a pas de commentaire sur comment garder cette vie, sur comment rester le plus longtemps en vie.*»

Nous sommes dans un café de Montréal. C'est l'automne. Bientôt il fera froid, une réalité à laquelle le narrateur de *L'Énigme du retour* s'est habitué avec les années, jusqu'à la trouver désirable, tout en la redoutant. «*La chose la plus subversive qui soit, et je passe ma vie à le dire, c'est de tout faire pour être heureux à la barbe du dictateur*», écrit-il. Dany Laferrière est devant moi, moitié Québécois, moitié Haïtien. Occupé, dans son livre comme ici, à faire la navette entre ces deux parties de lui, celle qui s'ennuie de Mont-

réal lorsqu'elle est à Port-au-Prince et celle qui s'ennuie de Port-au-Prince lorsqu'elle est à Montréal. «*Ce sont deux univers. La mort, ce serait de n'être dans aucune de ces deux villes. [...] L'idéal, ce serait qu'on me croie à Port-au-Prince quand je suis à Montréal et qu'on me croie à Montréal quand je suis à Port-au-Prince*», dit-il. D'abord et avant tout, il se sent exilé de l'enfance. Pour lui, les livres sont des «*trajets*», plus que des romans. Celui-là donne l'impression au lecteur de faire un voyage en train, à la fois mobile et immobile. Un trajet douloureux, continu et exigeant, entre le monde des riches et le monde des pauvres, entre la tendresse et l'absence, avec quelqu'un qui pose sur le monde un regard attentif et perçant, souvent impuissant.

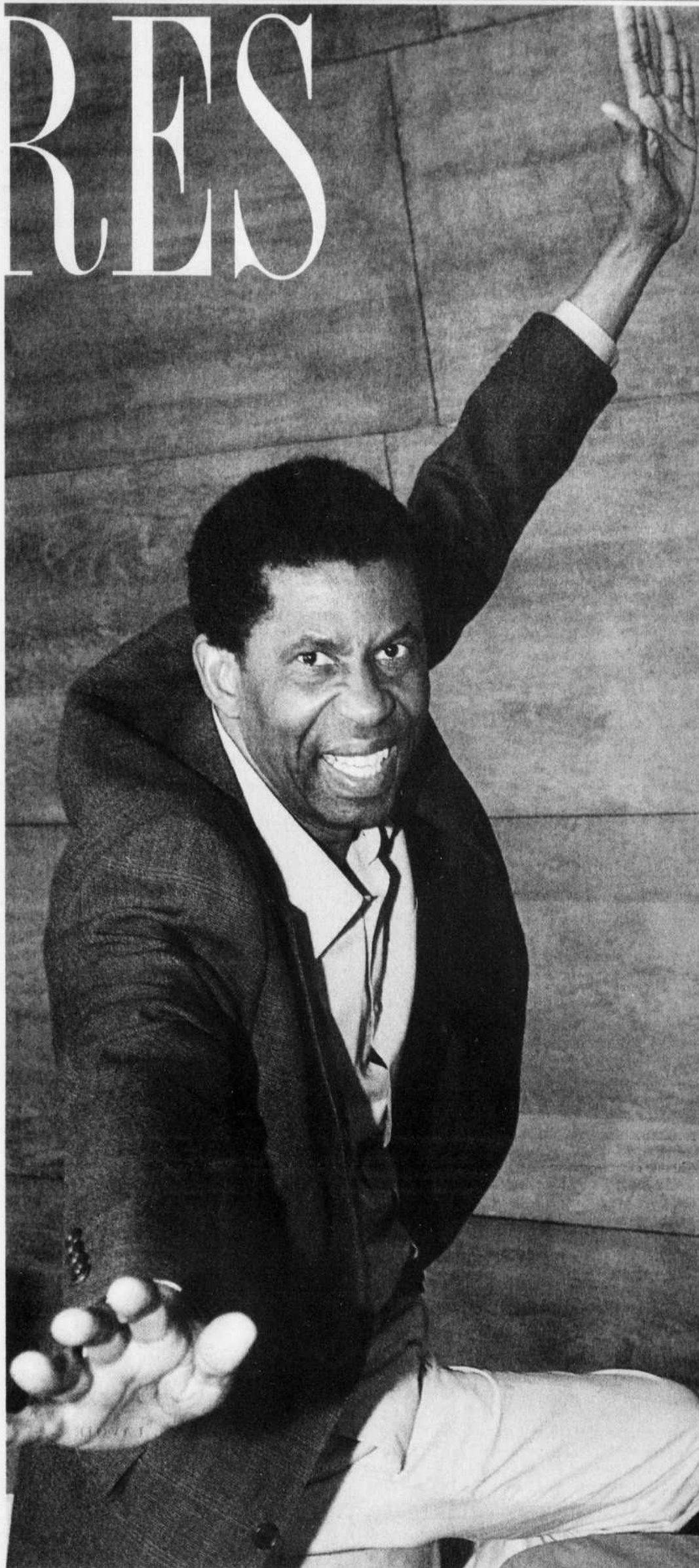
**Se noyer en riant**

Essayer de manger, essayer de baiser, essayer de dormir, c'est ainsi que se décline la survie d'une majorité de la population de cette île belle et terrible, que Dany Laferrière décrit avec ces mots troublants: «*un fleuve de douleurs dans lequel on se noie en riant*». Parce que dans cette île on rit, on parle, on fait de la musique, on peint. «*On a toujours quelque chose à raconter dans un pays où la parole est justement la seule chose qu'on peut partager*», écrit-il.

«**La chose la plus subversive qui soit, c'est de tout faire pour être heureux à la barbe du dictateur**»

«*La peinture, les livres, la musique, c'est extrêmement important [en Haïti], ajoute-t-il en entrevue. C'est étonnant. Et c'est ça, l'énigme véritable. Je ne dis pas que c'est l'énigme du livre, mais c'est l'énigme véritable. La grande question que les gens devraient se poser au lieu d'avoir pitié de ce peuple de misère, c'est: comment, dans une pareille misère, l'art a-t-il pu fleurir avec cette force? C'est la question la plus importante. On nous a dit: si vous n'avez rien, c'est que vous n'êtes rien. Vous ne pouvez pas produire autre chose, vouloir autre chose que survivre; et voilà des gens qui brusquement se mettent à produire la chose la plus inutile selon le thème de Gilles Marcotte, la littérature, l'art, le luxe le plus total, ce qui est considéré comme le luxe en Occident.*»

Écrire, c'est aussi ce qu'a fait le narrateur de *L'Énigme du retour* dès sa jeunesse, alors qu'il était critique littéraire, forme de journalisme qui ne le mettait pas à l'abri de la censure du régime. Lorsque l'une de ces critiques paraît dans le journal, le dirigeant de «*la chambre de torture de Papa Doc [Duvallier père, NDLR]*» le fait venir à son bureau, le triture un peu avant de le féliciter pour «*ce style lisible et clair si peu dans la manière haïtienne*».



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Ce style lisible et clair, c'est peut-être ce qui a marqué d'abord la rupture de Dany Laferrière avec sa terre natale, dès les premiers livres. Les écrivains haïtiens ont souvent une manière «*très XIX<sup>e</sup> siècle*», dit-il. «*Moi, j'étais plus proche des arts populaires que des arts de salon.*»

«*Je ne crois pas au progrès en littérature*», ajoute d'ailleurs l'écrivain, qui se défend d'avoir écrit ici un roman de la maturité et qui ne compte pas le «*nombre de vieux cons qui n'ont rien appris*». «*Cela donne trop d'autorité à l'âge*», dit-il. «*Au moment de la publication de L'Odeur du café, déjà les gens avaient parlé de sérénité*», remarque-t-il d'ailleurs.

Être heureux même en exil, c'était l'outrage

que le jeune Dany Laferrière voulait faire au dictateur qui l'a chassé de son pays natal. Un exil que seule l'écriture, avec sa faculté de réunir dans un seul texte le passé et le présent, le Nord et le Sud, le Noir et le Blanc, cet espace contenu entre la naissance et la mort, peut, sinon apaiser, du moins arriver à décrire tout entier.

Le Devoir

**L'ÉNIGME DU RETOUR**

Dany Laferrière  
Boreál  
Montréal, 2009, 286 pages

## Deuxième Guerre mondiale: une période fructueuse de l'édition québécoise

On dit qu'à quelque chose malheur est bon. La Deuxième Guerre mondiale a été une période très profitable pour les éditeurs québécois, par exemple. Au cours de cette période troublée de l'histoire de France, les Bernanos, Denis de Rougemont, Jean Whal, Fernand Léger et Saint-Exupéry, exilés un peu partout dans les trois Amériques, trouvent refuge dans les pages des éditeurs québécois. Ceux-ci reprennent aussi de nombreux titres précédemment publiés en France. Une exposition qui sera présentée à la Grande Bibliothèque le 22 septembre prochain se penche sur cette période effervescente de l'édition québécoise. Petit retour sur l'histoire.

CAROLINE MONTPETIT

**E**n fait, c'est dès le début de la guerre, en 1939, que le Canada adopte un arrêté lui permettant de réimprimer à volonté tous les livres nécessaires aux besoins de la population provenant des territoires occupés.

Puis, le 7 juin 1940, la France est sous domination allemande. Les relations commerciales entre la France et le Canada sont rompues. La production française qui alimentait donc jusque-là les

lecteurs québécois est tarie.

«*Durant la guerre, le monde de l'édition française fonctionne au ralenti*, raconte Jacques Michon, commissaire de l'exposition. *Les auteurs continuent d'écrire, mais les éditeurs travaillent sous contrôle allemand. Les maisons d'édition sont contrôlées par la censure et par la propriété des collaborateurs. La capacité de production est diminuée par la restriction sur le papier. Les éditeurs ne peuvent plus produire autant qu'avant. Ils doivent diminuer leurs tirages.*»

Pendant ce temps, à Montréal, les maisons d'édition prolifèrent. Les Éditions de l'Arbre, qui seront les premières à publier Anne Hébert, sous la direction de Robert Charbonneau et de Claude Hurtubise, lancent un premier ouvrage en janvier 1941. Un mois plus tard, les Éditions Variétés voient le jour, sous l'impulsion de Paul Péladeau et d'André Dussault. Et en mars, c'est au tour de Fides de lancer un premier ouvrage, avec l'appui de la Jeunesse étudiante catholique.

Parallèlement, Henri Laugier, médecin qui avait été chef de cabinet du ministre des Affaires étrangères dans le gouvernement de Léon Blum, devient professeur à l'Université de Montréal et fonde la collection «*France forever*», avec l'aide de la branche américaine du Comité français de libération nationale. Pendant ce temps, à New York, le philosophe d'inspiration catholique Jacques Maritain anime les Éditions de la Maison française et

VOIR PAGE F 2: GUERRE



À partir de 1944, les maisons d'édition se multiplient à Montréal

## LIVRES

EN APARTÉ

## Au petit train



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

**T**rain numéro 20, direction Québec. Train au départ, attention, dans les soubassements en béton poussiéreux de la gare Bonaventure. Quelques dizaines de personnes montent chaque jour dans ce TGV soviétique décoré de drapeaux rouge et blanc qui, au milieu de la campagne, transforme le paysage en un long et lent défilé nationaliste aussi ridicule que criard.

Classe économique, wagon numéro 4. Le train bouge et se lamente. Ses premiers soubresauts annoncent déjà que le chemin sera long. Très long. Trop long. «Café? Thé? Du café monsieur? — The, Coffe, The?»

Depuis plusieurs mois, l'accès à Internet est gratuit à bord parce que la connexion, voyez-vous, n'est pas bonne. C'est ce qu'expliquent en substance les porte-parole autorisés des maîtres du rail. Selon la même logique, pourquoi le train canadien n'est-il pas gratuit lui aussi?

Je tente sans cesse de me réconcilier avec le chemin de fer, le plus beau des moyens de transport modernes. Mais on dirait que les trains canadiens ont entrepris une lutte à mort contre l'accélération de la vie, au nom d'un immobilisme qui n'a d'ailleurs rien de romantique

et qui profite, en définitive, aux seuls magnats du nid-de-poule et du pneu de caoutchouc.

En 1837, Victor Hugo avait l'impression de filer comme le vent à bord du train. «C'est un mouvement magnifique, et qu'il faut avoir senti pour s'en rendre compte. La rapidité est inouïe. Les fleurs du bord du chemin ne sont plus des fleurs, ce sont des taches ou plutôt des raies rouges et blanches; plus de points, tout devient raie; les blés sont de grandes chevelures jaunes, les luzernes sont de longues tresses vertes; les villes, les clochers et les arbres dansent et se mêlent follement à l'horizon.»

Ici, deux siècles plus tard, le train à feuille d'érable est arrêté pour souffler, quelque part entre Saint-Hyacinthe et Drummondville, tandis que passe doucement à sa place, faute d'une double voie, un train de marchandises. Au Canada, les vaches elles-mêmes ne lèvent plus la tête pour voir passer les trains, question d'éviter de prendre trop de retard sur leurs quotas de production quotidien.

Calés dans leurs sièges au cœur des vieux wagons, des fonctionnaires en route pour Québec ruminent en attendant que le convoi humain daigne enfin reprendre sa route. Impossible de ne pas les entendre. Ils se plaignent du fait que les groupes sociaux sont l'objet de ponctions terribles de la part du gouvernement. Est-ce que je les entends bien dire aussi que l'ensemble de l'État, faute d'imagination, est désormais étranglé pour soutenir la seule croissance du budget du ministère de la Santé?

Plus loin dans le même wagon, lui aussi affalé dans son vieux siège, un ancien ministre redevenu député lit la prose toujours suave de Claude Picher dans *La Presse*. Avec des lectures pareilles, on sent tout de suite que des solutions économiques intelligentes et originales peuvent germer bientôt. Il s'agit d'avoir confiance dans le gouvernement, comme lui en ses chances de redevenir ministre.

Près de quatre heures plus tard, Québec enfin. Le train souffle, hennit, s'arrête par secousses, comme s'il allait mourir après avoir tant de fois donné des signes de son agonie. Terminus. Tout le monde descend. «Thank you. Merci. Thank you.»

À Québec, j'aime ces librairies encore nombreuses qui échappent à la waldisnéisation ambiante. Entre deux rendez-vous, il faut absolument trouver le moyen d'en visiter quelques-unes. Coup d'œil, au moins, à l'élégante librairie Le Vaisseau d'or, rue Saint-Joseph. Visite rapide aussi aux autres bouquinistes des environs.

Dans un tourniquet de soldes soldées m'attend ce jour-là la première édition de *Peau noire masques blancs* du Martiniquais Frantz Fanon. Dans ce livre, Fanon propose ses réflexions vives comme le feu sur le sort fait aux Noirs dans la lente marche chaotique vers une société réconciliée. Je lis: «Les victoires de la raison ne résolvent pas forcément les problèmes d'existence.» C'est ce qu'explique en substance Pierre Nepveu dans un texte intelligent, «Le racisme au Québec», que publie la revue *Liber-*

té dans sa dernière édition intitulée *Mythes de chez nous 1959-2009*.

Vaut-il mieux continuer de lire Nepveu dans mon refuge pour la nuit ou bien faire l'effort de sortir encore pour me rendre au Studio P? Dans cet édifice, juste à côté de la succursale de la librairie Pantoute dans la Basse-Ville, sont installés les bureaux de quelques éditeurs — Alto, Nota Bene, Varia — ainsi que la rédaction du journal *Le Libraire*. À l'étage du dessous, une grande salle un peu froide, le Studio P accueille depuis le début du mois des événements littéraires. Causerie ce soir-là au programme avec un gaillard qui s'intéresse à l'histoire des trains! Ça ne s'invente pas.

Je n'y suis pas allé. Au moment où la lumière mourait, la ville entière en était à rouler ses trottoirs. Du coup, je me suis plutôt replongé dans le texte de Nepveu, jusqu'au moment où j'ai ouvert la télé afin d'entendre une vieille conférence d'Henri Guillemin que rediffuse Canal Savoir. Simple plan fixe sur des yeux ronds cachés derrière de grosses lunettes noires, et pourtant vous voilà ensorcelé en moins de deux par la parole de cet historien-communicateur hors pair.

Dans ses livres comme dans ses conférences, Guillemin feignait volontiers de se tromper dans les faits ou les dates évoqués, simple procédé rhétorique pour soutenir l'attention de son auditoire. Est-ce exprès aussi que le pays entier, à l'image du TGV soviétique Québec-Montréal, semble se complaire à se tromper de date, mais sans que personne ne pense pour autant à le corriger?

jfnadeau@ledevoir.com

## GUERRE

La littérature québécoise ne suscitait en France que l'indifférence générale après la guerre

SUIITE DE LA PAGE F 1

travaille en étroite collaboration avec les Éditions de l'Arbre, qui publieront d'ailleurs la version française de *Free World* (Monde libre), organe officiel d'une association internationale d'écrivains expatriés.

## Des guerres intestines

Parmi les expatriés, «toutes les tendances sont représentées», rapporte Jacques Michon. Il y a des antifascistes, des gens qui ont quitté la France par principe, d'autres parce qu'ils y étaient persécutés.

Le cas de Saint-Exupéry illustre bien cette diversité. «Ni pétainiste, ni gaulliste», selon Jacques Michon, il fut d'ailleurs bloqué à la frontière américaine, après un séjour de cinq jours au Québec, pour avoir été dénoncé comme collaborateur par les Français gaullistes vivant à New York. Saint-Exupéry prolongera en conséquence de plusieurs semaines son voyage au Québec.

«Il était entre deux chaises, il voulait combattre en France»,

dit Jacques Michon. La légende veut que le séjour de Saint-Exupéry à Québec, chez les De Koinck, où vivait un jeune garçon, ait alimenté la rédaction du *Petit Prince*, qui était par ailleurs déjà entamée.

Saint-Exupéry était venu au Québec à l'invitation de l'éditeur Bernard Valiquette, dont la maison était «la plus canadienne des entreprises de l'époque». Bernard Valiquette annonçait dans son catalogue une nouvelle édition de *Terre des hommes*, de Saint-Exupéry, «revue et augmentée de plus d'une centaine de pages entièrement inédites». Or tout ce tirage a été entièrement détruit, suivant le souhait de l'auteur, comme en témoigne une lettre de Bernard Valiquette à Saint-Exupéry, que présente l'exposition. Les raisons de

cette destruction demeurent par ailleurs obscures...

En 1944, la guerre tire à sa fin. Mais le monde de l'édition québécois compte bien faire fructifier l'avance prise durant les années précédentes. Les maisons d'édition se multiplient à Montréal, et les éditeurs augmentent les tirages en espérant vendre leurs stocks dans une France affaiblie par les années de guerre.

«On espérait vendre les ouvrages inédits d'auteurs français qui avaient été publiés ici», rapporte Jacques Michon. Or le monde de l'édition française se relève plus vite que prévu. Ces ouvrages sont réédités à bas prix sans que les éditeurs français prennent même la peine de payer leurs droits aux éditeurs québécois.

Au Québec, pendant ce temps, l'Union nationale de Maurice Duplessis a repris le pouvoir. Le clergé, qui avait assoupli sa censure durant la guerre, notamment parce que les Alliés avaient fait front commun avec la Russie communiste, reprend du service. D'une vingtaine qu'elles étaient à la fin de la guerre, les maisons d'édition de Montréal ne sont plus que sept. Si Gabrielle Roy, Prix Femina, et Germaine Guèvremont arrivent à se faire une place chez les éditeurs français, la littérature québécoise ne suscite en France que l'indifférence générale.

Au Québec, «on revient à une librairie anémique contrôlée par le clergé», raconte Jacques Michon. Tout au plus peut-on trouver certains des livres à l'index dans les clubs de lecture, qui échappent à la domination de l'Église.

C'est le triste retour à la case départ de l'édition québécoise, après de fulgurantes années de vitalité.

Le Devoir

■ L'exposition *Les Éditeurs québécois et l'effort de guerre* sera présentée à la Grande Bibliothèque à compter du 22 septembre.



1938-44

ÉDITIONS DE L'ARBRE - MONTRÉAL

SOURCE PUL / BANQ

En 1945, les Éditions de l'Arbre publient un album sur l'œuvre du peintre Fernand Léger.

**Olivieri**  
librairie > bistro

**LECTURES**  
OLIVIERI - LE NOROÏT

JACQUES AUDET,  
*Lests*

PIERRE BARRETTE,  
*Epiphany, Arizona*

MICHAEL DELISLE,  
*Prière à blanc*

PIERRE NEPVEU,  
*Les verbes majeurs*

MARCO ANTONIO CAMPOS,  
*Arbres*, traduit par  
FRANÇOIS-MICHEL DURAZZO,  
lu par PAUL BÉLANGER

**DIMANCHE 20 SEPTEMBRE**  
À 15 HEURES

5219, Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges  
Rés.: 514.739.3639  
Brunch au bistro :  
514.739.3303



## NOUVEAUTÉ

Jean Di Tomaso  
**LA MESSE EST FINIE**

roman



Pour Richard le prix à payer pour vivre heureux est lourd: il devra renoncer à sa première vie pour accéder à la suivante... Il devra défrayer afin d'être avec la femme qu'il aime. *Ite missa est*. La messe est bel et bien finie.

Volume de 182 pages • 19,95 \$  
En vente dans les librairies

CARTE BLANCHE

LIBRAIRIE  
**BONHEUR D'OCCASION**

Livres d'occasion de qualité

**NOUVEAUTÉ**  
**Choix de livres en ligne**  
Plus de 200 nouveaux titres à chaque semaine  
à cette adresse :

[www.abebooks.fr/vendeur/bonheurdooccasion](http://www.abebooks.fr/vendeur/bonheurdooccasion)

514-522-8848 1-888-522-8848  
4487, rue de La Roche (angle Mont-Royal)  
bonheurdooccasion@bellnet.ca

**Laissez-vous séduire par les mots**

**Ateliers d'écriture**

à Québec, Lévis,  
St-Antoine-de-Tilly,  
St-Jean-sur-Richelieu,  
Repentigny, St-Jérôme,  
Laval, Montréal,  
Longueuil

 [www.litteraire.ca](http://www.litteraire.ca)  
info@litteraire.ca  
(514) 252-3033  
1 (866) 533-3755

FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE  
DU LOISIR LITTÉRAIRE

## LITTÉRATURE

## L'ancien et le nouveau

«Ia toujours dit qu'il refusait d'être enfermé dans une identité, qu'elle soit haïtienne ou québécoise... ou même japonaise. Et voici qu'avec *L'Énigme du retour*, il est en lice pour les prix Médicis et Femina, dans la catégorie «romans français».

Dany Laferrière nous surprendra toujours. De façon terre à terre et concrète, la chose s'explique par le fait que *L'Énigme du retour*, qui débarque ici en édition québécoise, est publié là-bas par une maison française, Grasset. Le phénomène n'est pas nouveau. Et de plus en plus d'auteurs d'ici et d'ailleurs en profitent.

On s'en réjouit, bien sûr. On attendra la suite. Mais au-delà de sa reconnaissance littéraire en France et de l'écho médiatique que cela soulève chez nous, ce qui enchante, vraiment, c'est le livre lui-même que Dany Laferrière a écrit.

Un livre comme il n'en a jamais écrit. Qui ne ressemble à rien. Qui entremêle poésie et

prose, vers libres et récits, notes éparses et carnets de route. Et qui se tient. Et qui nous tient. O combien.

Un livre qui fait valser les mots, valser le temps, suspendu entre passé et présent. Un livre fluide, fort, entier.

Un livre plein, celui d'une mise à nu. Une mise à nu pudique, mais une mise à nu quand même.

Un livre grave. Un livre de la maturité. Un livre-bilan. Bilan d'une vie, à 56 ans.

Alors que le père vient de mourir. Le père exilé, méconnu. «Il m'a donné naissance. / Je m'occupe de sa mort. / Entre naissance et mort, / on s'est à peine croisés.»

Après les dix volumes de sa vaste «Autobiographie américaine», après l'inattendu *Je suis un écrivain japonais* qui a suivi, on n'en croit pas nos yeux. C'est bien Dany Laferrière qui écrit. Mais un Dany Laferrière transformé. Méconnaissable. Comme homme, et comme écrivain. Comment dire? C'est bien lui,

mais sans les artifices qu'on lui connaît, sans les fanfaronnades du gars qui ne veut surtout pas avoir l'air de s'apitoyer sur sa personne. Sans légèreté feinte. Sans tentative de provocation. Et sans remontrances.

C'est lui qui écrit en plongeant au fond de lui. Comme malgré lui. «Je recommence à écrire comme / d'autres recommencent à fumer. / Sans oser le dire à personne. / Avec cette impression de faire une chose / qui n'est pas bonne pour moi / mais à laquelle il m'est impossible / de résister plus longtemps.»

Bien sûr que sa vie, son histoire familiale, réinventées par lui, réécrites par lui, mythifiées par lui, on les connaît. Son exil sous Duvalier fils, son arrivée à Montréal en 1976. Son père lui-même contraint de quitter Haïti plusieurs années auparavant, sous Duvalier père. Sa mère restée là-bas qui n'a jamais revu son mari terré à New York. Sa grand-mère Da sur la galerie avec son café à Petit-Goâve. Ses tantes. Et Vava en robe jaune. Tout ça.

Tout ça est présent dans *L'Énigme du retour*. Mais autre-



ment vu, autrement écrit. Par un homme de 56 ans qui revient au pays natal, accompagné par *Retour au pays natal*, d'Aimé Césaire. Un homme qui ne reconnaît plus rien, ou presque, du pays qui l'a vu naître, du pays qui a vu naître son père dont il est venu honorer la mémoire.

Et c'est ce tiraillement, entre passé et présent, entre vie et mort, aussi, qui prend à la gorge dans *L'Énigme du retour*. Tandis que l'on quitte le Qué-

bec pour Haïti, dans la peau, la tête, les os de Dany Laferrière.

Tout commence par un coup de fil au milieu de la nuit, annonçant la mort du père. Tout finit avec des funérailles sans cadavre dans le village natal du père. Entre le début et la fin: Haïti hier et aujourd'hui, vu par le Dany Laferrière d'aujourd'hui avec les yeux d'hier.

On pourrait citer des pages entières. Sur la misère, la pauvreté, le désespoir haïtien. Mais aussi sur la vie qui bat, qui se débat là-bas. Sur le courage des femmes haïtiennes. Sur la beauté nue et désolée des paysages.

On pourrait s'arrêter longuement sur le neveu de Dany Laferrière. Dany Charles, à qui l'écrivain a dédié son livre. Qui vit à Port-au-Prince, et retourne sans cesse la même question angoissante dans sa tête: partir ou rester. Dany Charles qui, comme son oncle, rêve d'être écrivain. Et regarde vers l'avenir.

On pourrait ne parler que du père de Dany Laferrière. Qu'il a si peu connu. Qu'il cherche à connaître à travers ceux qui l'ont connu. Qu'il par-

vient à nous dépeindre à fleur de peau.

On pourrait parler encore et encore de la mère, toujours en creux, toujours vibrante, pourtant, dans ces pages. La mère à qui son fils vient annoncer la mauvaise nouvelle: voilà, il est mort.

La mère qui demande à son fils comment, comment ça s'est passé pour lui toutes ces années, comment il a vécu ça, l'exil, la vie à Montréal... «Elle attend ma réponse. C'est une question que j'ai longtemps évitée, et si je suis ici c'est en partie pour y faire face. Il n'y a qu'une mère pour exiger de descendre avec toi au fond d'un gouffre pareil.»

On pourrait voir *L'Énigme du retour* comme une réponse de Dany Laferrière à sa mère. On pourrait se dire, aussi, qu'il s'agit avant tout de littérature, d'écriture. Quoi qu'il en soit, voici un grand livre, le livre le plus puissant, le plus achevé de l'écrivain à ce jour.

**L'ÉNIGME DU RETOUR**

Dany Laferrière  
Boreál  
Montréal, 2009, 296 pages

Festival international de littérature

## Philippe Djian: de la musique des mots

Philippe Djian a découvert la scène il y a à peine un an, au hasard de sa collaboration de longue date avec le chanteur Stephan Eicher, pour lequel il a déjà écrit les paroles d'une cinquantaine de chansons. Le Festival international de littérature accueillera donc le duo Djian-Eicher, dans un spectacle littéraire donné les 24 et 25 septembre, à la Cinquième salle de la Place des Arts. Mais Philippe Djian lançait aussi plus tôt cette année un roman, *Impardonnables*, qui sera bientôt adapté au cinéma par André Téchiné. Joint par téléphone à Paris, l'auteur parle de ses fréquentations avec la littérature et avec la musique.

CAROLINE MONTPETIT

D'abord, Philippe Djian travaille sur la sonorité des mots, même quand il écrit des romans. Il a d'ailleurs rencontré Stephan Eicher après avoir proposé de présenter des textes à une émission qui s'appelait *Les Enfants du rock*, animée par Antoine de Caunes.

«Avant l'histoire, dit-il, il y a la langue, l'écriture, le style, la rythmique à l'intérieur d'une phrase.» Il se souvient qu'un jour, un journaliste du *Nouvel Observateur* n'avait pas apprécié qu'il dise vouloir écrire comme Lou Reed. «Mais c'était lui qui se trompait», dit-il.

Pour Philippe Djian, écrire pourrait ainsi équivaloir à tenir une note. Et il cite Céline qui disait: «si vous voulez des histoires, achetez les journaux». Pour lui, Shakespeare avait déjà tout dit. Et à l'écrivain d'aujourd'hui, «il reste la langue et l'angle».

L'angle d'*Impardonnables*, c'est la douleur d'un père, Francis, qui, après avoir vu mourir sa fille et sa femme, voit sa deuxième fille, actrice, disparaître, alors que sa

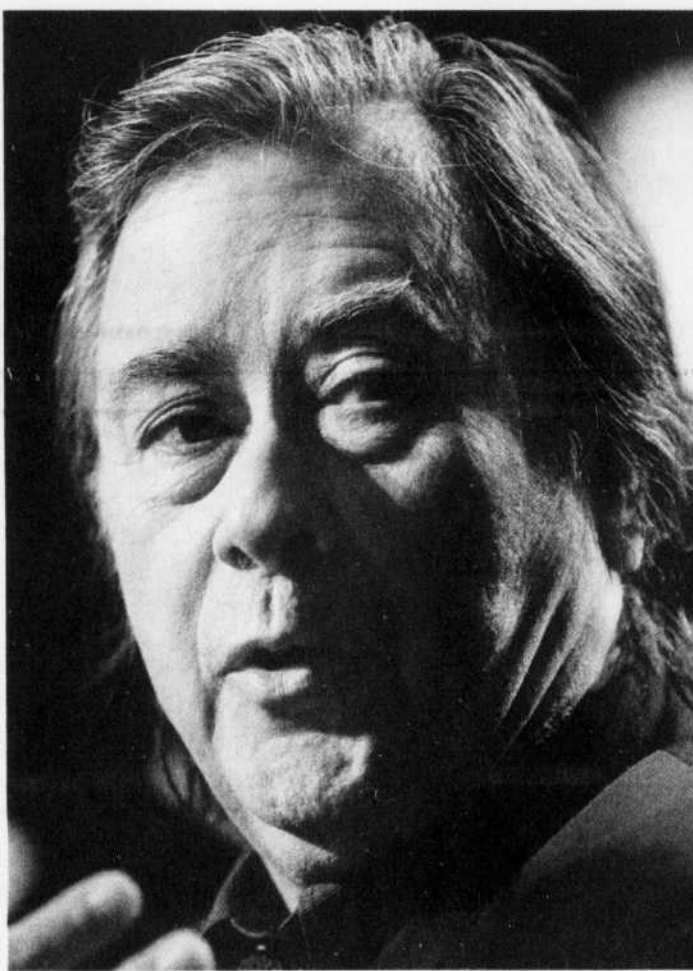
deuxième femme s'absente de plus en plus souvent du foyer familial.

Il aborde alors l'incroyable star-système qui fait tourner l'industrie des magazines à pots, l'actrice en question ayant monté un canular pour promouvoir sa carrière.

«Il ne pensait pas que sa fille puisse faire passer sa carrière avant leur relation. C'était insupportable pour un homme qui avait vécu ce qu'il avait vécu», dit Djian.

Au milieu de ce tourbillon, c'est dans l'écriture que Francis reprendra pied, l'écriture qui érige autour de lui le rempart nécessaire à sa survie.

Pour Djian, c'est d'ailleurs l'occasion d'aborder largement le rapport à la littérature, d'abord avec des boutades: «Rien n'était plus dur que d'écrire un roman. Aucune besogne humaine ne réclamait autant d'effort, autant d'abnégation, autant de résistance. Aucun peintre, aucun musicien n'arrivait à la cheville d'un romancier. Tout le monde le sentait bien», puis, avec l'expérience: «perdre un lecteur est pire que recevoir cent coups de fouet. Perdre un lecteur est une terrible sanction».



PIERRE VERDY AFP

Philippe Djian photographié à Paris en janvier dernier

Entre la chanson et le roman, il arrive que Philippe Djian écrive de la poésie. Une poésie intime, qu'il écrit pour lui-même et qu'il refuse d'ex-

poser au grand public, où il trouve plus de liberté que dans la chanson.

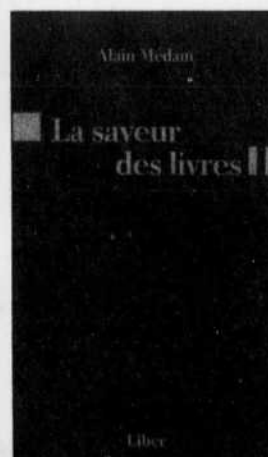
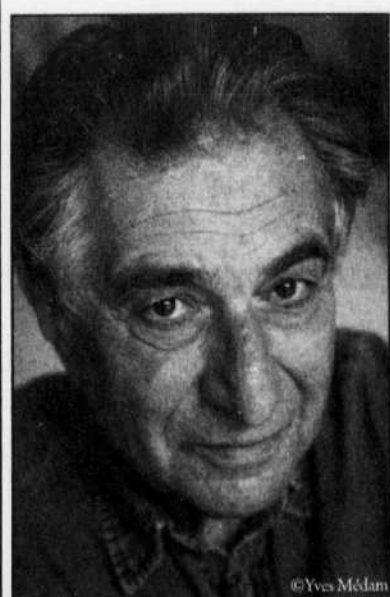
*Le Devoir*

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Alain Médam

*La saveur des livres*



162 pages, 18 dollars

Ginette Michaud  
*Veilleuses. Autour de trois images de Jacques Derrida*

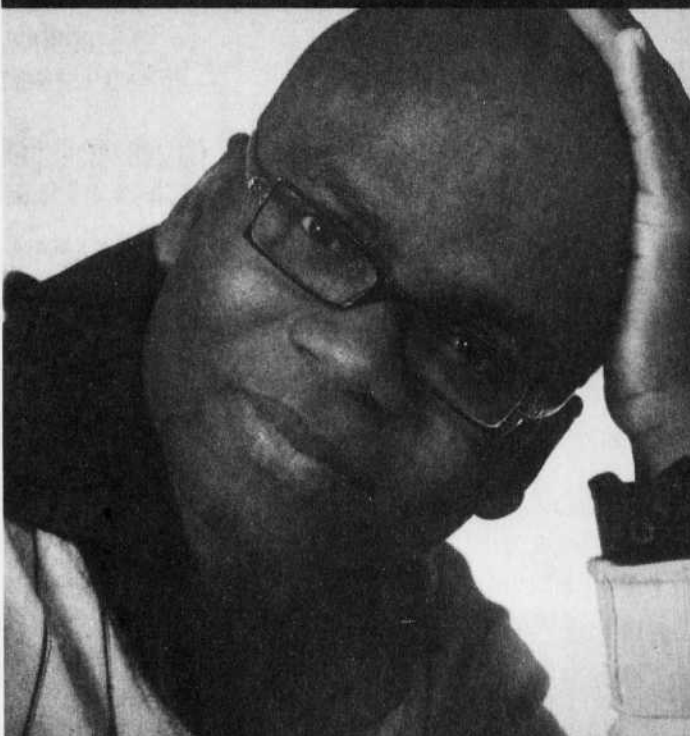
Finaliste au prix Spirale - Eva-Le-Grand 2008-2009



**Éditions Nota bene**

Des livres pour savoir

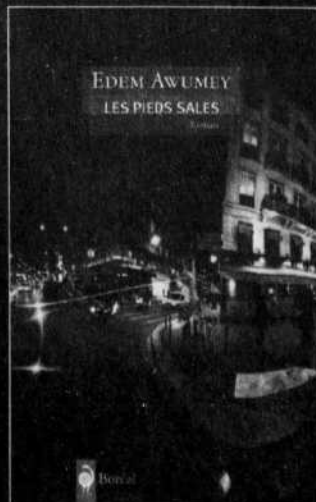
En lice pour le  
**PRIX GONCOURT**



Edem  
**AWUMEY**  
**LES PIEDS SALES**

«Pour nous, c'est le roman de la rentrée. C'est un véritable écrivain qu'il faut connaître, et son livre ne vous laissera pas indifférent.»

François Bugingo  
Radio-Canada



Roman  
160 pages • 18,95 \$



**Boreál**

www.editionsboreal.qc.ca

QUEBECOR

présente le

25<sup>e</sup>

# Festival International de la poésie

Édition spéciale du 375<sup>e</sup> anniversaire de Trois-Rivières

Du 2 au 11 octobre 2009

## REPAS-POÉSIE

(Réservation recommandée)

<b>Au Four à bois</b>	Dîner-poésie : 12 h - 3 et 5 au 10 oct. Souper-poésie : 18 h 30 - 3 et 5 au 10 oct.
<b>Le Lupin</b>	Dîner-poésie : 12 h - 4, 6 au 9 oct. Souper-poésie : 18 h 30 - 3, 4 et 6 au 11 oct.
<b>Café Bar Zénob</b>	Pique-nique-poésie : 12 h 3 au 11 oct.
<b>Maison de la culture</b>	Pique-nique-poésie : 12 h - 3 au 9 et 11 oct. Apportez votre lunch
<b>Saint-Germain Bistro</b>	Souper-poésie : 18 h 30 - 3 au 11 oct.
<b>Le Sacristain</b>	Tartines et poésie : 9 h - 5 au 9 oct. Souper-poésie : 18 h 30 - 5 et 9 oct.
<b>Café le Bucafin</b>	Dîner-poésie : 12 h - 5 au 9 oct.
<b>L'Essentiel</b>	Dîner-poésie : 12 h - 3, 4, 5, 10 et 11 oct. Souper-poésie : 17 h 30 - 3, 4, 10 et 11 oct. 18 h - 5 oct.
<b>Le Manoir du Spaghetti</b>	Dîner-poésie : 12 h - 3, 4, 9, 10 et 11 oct. Souper-poésie : 18 h 30 - 7, 8 et 9 oct.
<b>Le Rouge Vin</b>	Souper-poésie : 18 h - 4, 7, 8, 9 et 11 oct.
<b>Il Circo Pâtes et Passion</b>	Souper-poésie : 18 h - 7 au 10 oct.
<b>Le Bistro l'Ancêtre</b>	Souper-poésie : 18 h - 6 et 7 oct.
<b>Art de ville</b>	Thé-poésie : 10 h et 16 h - 3, 4, 10 et 11 oct.
<b>Café Morgane-Librairie Morin</b>	Muffin-poésie : 11 h - 4 et 11 oct.

## Ateliers d'écriture

<b>Café Morgane</b> 14 h et 20 h - 3 au 11 oct.	<b>Le Sacristain</b> 15 h - 6, 7 et 8 oct.
<b>Maison de la culture</b> 15 h - 3, 4, 6, 7, 9 et 11 oct.	<b>Musée des Ursulines</b> 14 h - 3, 4, 7, 8, 9 oct.

## Apéros-poésie

<b>L'Embuscade Café Galerie</b> Scotch-poésie : 15 h - 3, 5 au 11 oct.	<b>Café Bar Zénob</b> Apéro-poésie : 17 h - 3 au 11 oct.
<b>Maison de la culture</b> Apéro-poésie : 17 h 3, 4, 5, 7, 8, 9 et 11 oct.	<b>De la coupe au livre</b> Jazz-vin-poésie : 17 h - 7 au 10 oct.
	<b>Bar l'Hexagone/Delta</b> Apéro-poésie : 17 h - 8 au 10 oct.

## Les douces lectures

<b>Archambault</b> Un poète vous attend : 14 h - 10, 11 oct.	<b>Café Morgane-Librairie Morin</b> 15 h - 3 au 10 oct. 19 h 30 - 3 au 9 oct.
<b>L'Embuscade Café Galerie</b> Terrasse-poésie : 20 h 30 - 8, 9 et 11 oct.	<b>Art de ville</b> 20 h - 8 et 9 oct.
<b>Café Bar Zénob</b> 19 h, 20 h 30 et 23 h - 2 au 11 oct.	

## Les concerts

<b>Concert de Chloé Sainte-Marie avec l'OSTR</b> Salle J.-A. Thompson Dimanche 12 octobre 14 h 30	<b>Andrzej Stêts, ténor et Jean-Eudes Vaillancourt, piano</b> Conservatoire de musique Samedi 3 octobre 19 h
---	--

## POÈTES INVITÉS

Prix de poésie 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 Grand Prix Québecor du Festival International de la poésie 2009 DAOUST, Jean-Paul	*****
2 Prix Félix-Leclerc de poésie 2009 LEBLANC-POIRIER, Daniel	**
3 Prix Piché de poésie UQTR BOULERICE, Simon	**
4 Prix Félix-Antoine Savard CHEVARIER, Corinne	**
5 Prix Émile-Nelligan LALONDE, Catherine	**
6 Prix Jean-Lafrenière/Zénob ELEUSIS	*****
7 Prix International de Poésie Antonio Viccaro BONI, Tanella (Côte d'Ivoire)	*****
8 Gouverneur général du Canada PLEAU, Michel	*****
9 Terrasses Saint-Sulpice/Estuaire et Grand Prix Québecor du FIP 2001 DES ROCHES, Roger	***
10 Prix Athanase-David JACOB, Suzanne	**
11 Prix littéraires de la Société Radio-Canada Poésie AUDET, Martine	***
12 Prix ANEL-AQPF 2008 ALAVO, Yves (Sénégal/Québec)	**
13 Prix ABITIBI BOWATER LEBEL, Carol	***
14 Prix Théophile Gautier de l'Académie française DAGTEKIN, Seyhmus (Kurdistan turc)	*****
15 Prix Louise-Labé 2009 et Grand Prix Québecor du FIP-1997 et 2004 BEAUSOLEIL, Claude	***
16 Premio Nacional de Poesía del Ministerio de Cultura HERRERA, Fernando (Colombie)	*****

Grand Prix du FIP des 24 premières années 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

17 HÉBERT, Louis-Philippe (2008)	***
18 OUELLET, Pierre (2007)	*****
19 LABINE, Marcel (2006)	***
20 TURCOTTE, Élise (2002)	***
21 DES ROSIERS, Joël (Haïti/Québec)(2000)	***
22 MALENFANT, Paul Chanel (1998)	***
23 THIBODEAU, Serge Patrice (1996)	*****
24 BROCHU, André (1995)	***
25 DESGENT, Jean-Marc (1994-2005)	*****
26 DUPRÉ, Louise (1993)	***
27 LONGCHAMPS, Renaud (1992)	*****
28 DESAUTELS, Denise (1991)	***
29 CHARRON, François (1990)	*****
30 BROSSARD, Nicole (1989-1999)	*****
31 ROY, André (1987)	***
32 DE BELLEFEUILLE, Normand (1986)	***

Poètes québécois 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

33 ACQUELIN, José	***
34 ANGUELOVA, Sonia (Bulgarie/Québec)	***
35 AUGER, Steve	**
36 BÉLANGER, Paul	***
37 BERGER, Maxianne	***
38 BERROUËT-ORIOU, Robert	***
39 CATELLIER, Maxime	***
40 DAVID, Carole	***
41 DESPATIE, Stéphane	*****
42 FOURNIER, Danielle	***
43 GENOIS, Normand	***
44 GILL, Marilène	***
45 LABINE-GAUDET, Isabelle	***

Poètes québécois 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

46 LABRIE, Chantal	***
47 LAUZON, Dominique	*****
48 LESSARD, Rosalie	***
49 MONGEAU, France	***
50 MORISSET, Jean	*****
51 PHELPS, Anthony (Haïti/Québec)	*****
52 PRÉFONTAINE, Yves	***
53 RENAUD, Alix (Haïti/Québec)	***
54 RICHARDSON, Peter	***
55 RIVERIN, Agnès	***
56 ROBERT, Dominique	***
57 ROY, Bruno	*****
58 SCHÜRCH, Franz	**
59 STANTON, Julie	***
60 THÉRIEN, Michel	***
61 TREMBLAY, Martin-Pierre	***
62 VENART, S.E.	***

Poètes résidant ou ayant été publiés hors-Québec 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

63 CHIASSON, Herménégilde (N-B)	*****
64 CONN, Jan (Québec)	***
65 DESROCHERS, Chantal (Ontario)	***
66 DI MICHELE, Mary (Québec)	***
67 LAVALLÉE, Loïse (Québec)	***
68 MAYNE, Seymour (Québec)	***
69 PAYETTE, Denis (Québec)	**
70 RAÏCHE, Jean-Philippe (N-B)	*****
71 SWANNEL, Anne (C-B)	***
72 VIOLY, Christian (Manitoba)	***

Poètes internationaux 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

73 AL MASSRI, Maram (Syrie)	*****
74 ANDERSEN, Sejer (Danemark)	*****
75 ARAOZ, Graciela (Argentine)	*****
76 BORIN, Marie (France)	*****
77 CLAPÈS, Antoni (Espagne/Catalogne)	*****
78 COHEN, Sara (Argentine)	*****
79 DASS, Ram Yuyutsu Sharma (Népal)	*****
80 ELLENBOGEN, George (Etats-Unis)	*****
81 ESPINA, Eduardo (Uruguay)	*****
82 GAY, Maria (Mexique)	*****
83 GOMEZ, Giovanni (Colombie)	*****
84 GOVEA, Miguel Angel Leon (Mexique)	*****
85 HEREDIA, Cristobal Barreto (Mexique)	*****
86 JANGBU (Tibet/Chine)	*****
87 KAKPO, Mahougnon (Bénin)	*****
88 KAM, Sophie Heidi (Burkina Faso)	*****
89 KURAPEL, Alberto (Chili)	*****
90 MARTIN, Jean-Claude (La Rochelle)	*****
91 MORALES, Andrés (Chili)	*****
92 OWEN, Jan (Australie)	*****
93 ROUGÉ, Erwann (France)	*****
94 SALVAT, Julienne (La Réunion)	*****
95 TCHIGRINE, Evguéni (Russie)	*****
96 VAN ROSSOM, Christophe (Wallonie-Be)	*****
97 VERHEGHE, Willie (Flandre-Be)	*****
98 VILLARREAL, José Javier (Mexique)	*****
99 ZOUEIN, Sabah (Liban)	*****

Autres invités 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

100 DYCK, Régina (Allemagne)	*****
101 LESSARD, Daniel	*****
102 REEVES, Hubert	*
103 STÈTS (ténor)	*
104 VAILLANCOURT, Jean-Eudes	*
105 VOYER, Bernard	15 sept.

Info-Festival : 819 379-9813

Site Internet : [www.fiptr.com](http://www.fiptr.com)

Vous trouverez notre programmation complète chez tous les hôtes du Festival.



## Grande soirée de poésie Québecor

Samedi 10 octobre 14 h et 20 h.

25 poètes sur scène à la Maison de la culture. Prix 15 \$ taxes incluses.

Réservations billetterie de la salle J.-A. Thompson entre 11 h et 18 h : 819 380-9797 ou [billetterie@v3r.net](mailto:billetterie@v3r.net) ou 1 866 416-9797 (sans frais).

Conseil des arts et des lettres

Québec



Avec la participation de :  
- Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine  
- Ministère du Tourisme  
- Ministère des Relations internationales  
- Office Québec-Amériques pour la jeunesse



Patrimoine canadien Canadian Heritage



bonjourquebec.com



Conseil des Arts du Canada



375 TROIS-RIVIÈRES



ORGANISATION INTERNATIONALE DE la francophonie

LE DEVOIR

# LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## L'homme qui revint du silence

### Yannick Haenel raconte la terrible épopée de Jan Karski, Polonais envoyé aux Alliés pour témoigner de l'extermination des Juifs

GUYLAINE MASSOUTRE

Il est des sujets plus grands que ceux qui les écrivent. Tel est le cas de *Jan Karski*, essai qui est à la fois une biographie et une méditation romanesque, consacré au grand résistant polonais Jan Karski, né en 1914, mort en 2000. Qui s'engagea dans la résistance alors que son pays était envahi, bombardé et défait par deux armées, celles d'Hitler et de Staline. Qui réussit plusieurs fois à sauver sa peau, dans une adversité extrême. Dont le courage exceptionnel fut dédié à faire connaître et stopper l'extermination des Juifs d'Europe. Dont la vie entière a été dédiée au témoignage.

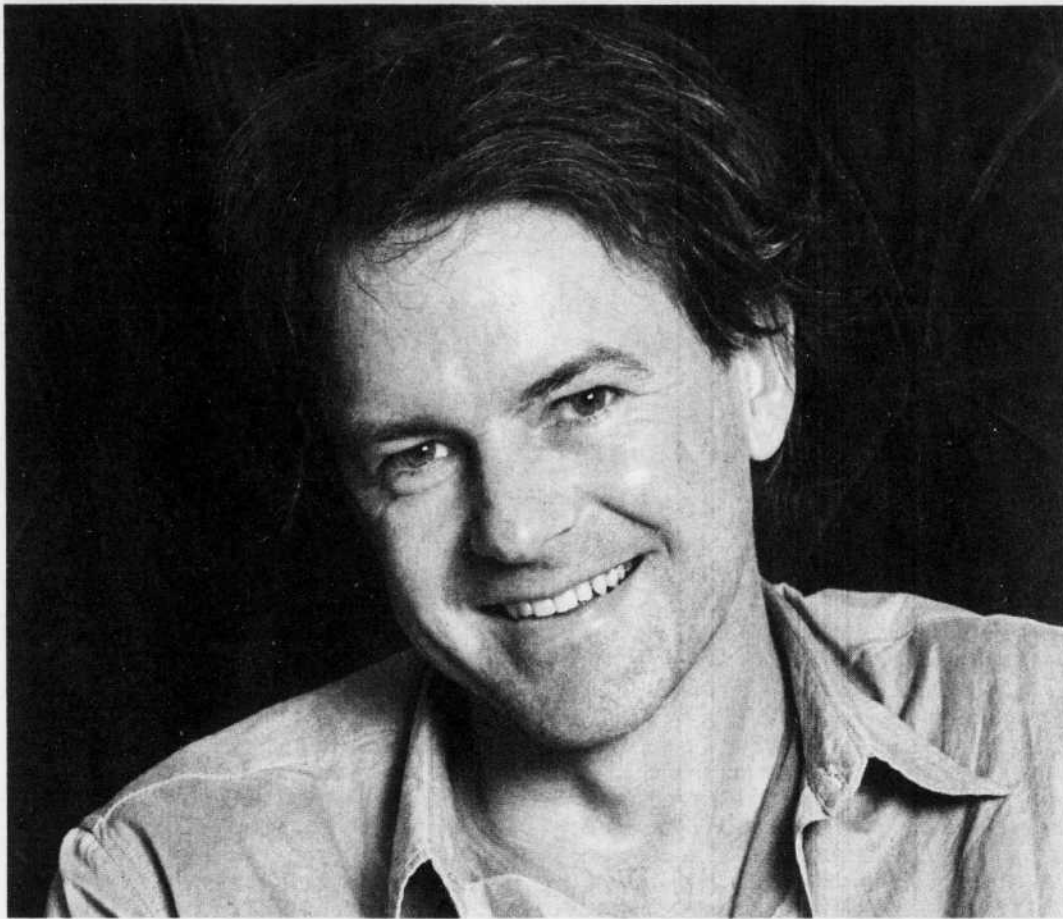
L'histoire n'est jamais trop connue. Y revenir, comme le fait Yannick Haenel, c'est faire un pas de plus dans l'inconcevable, l'irreprésentable des faits. Il raconte au plus près des documents, livrés par Karski dans son livre *Story of a Secret State*, en 1944 (*Mon témoignage devant le monde*, réédité en 2004), et dans le film *Shoah* de Claude Lanzmann.

Telles sont les deux premières parties du livre. Karski y incarne la résistance polonaise et la souffrance d'un pays violenté jusqu'en son sol. Ce jeune homme de vingt-cinq ans, non-juif, est chargé de missions extravagantes, si on juge à rebours l'immensité des enjeux et les forces hostiles:

- faire le lien entre la résistance polonaise et son gouvernement d'exil;
- convaincre les Alliés, en 1942, de l'Holocauste dans le ghetto de Varsovie et les camps nazis. Leur dire ce qu'il avait vu lui-même et dont il resta traumatisé.

#### Écriture

La troisième partie de l'essai est le roman proprement dit de Haenel. Impossible de ne pas prendre en soi, sur soi, le désespoir, le deuil éternel, la faute humaine inexpiable: «*Sans doute est-il impossible de faire le deuil de l'extermination, comme il est impossible, sur un autre plan, de faire le deuil de Dieu, ou celui de son absence.*» Cette faute immense, impuissance ou, comme le soutient Haenel à travers Karski, «*une véritable volonté de ne pas intervenir en faveur des Juifs d'Europe*», documentée, obsédante, est au cœur d'un chant funèbre



Yannick Haenel remportait récemment le prix du roman FNAC pour *Jan Karski*.

MIGUEL MEDINA AFP

mais aussi d'un débat sur la guerre, ses motivations et ses objectifs. Sur l'Amérique, et venu d'Amérique, principalement.

Karski y a (re)fait sa vie, après 1942. Auparavant, traversant plusieurs fois cette Europe en feu, il est pris et torturé par la Gestapo. Sauvé par les siens, il continuera au-delà de ses forces, trouvant les mots, l'audace à la mesure de la terreur. Une chaîne de

solidarité invincible, d'abord polonaise, puis plus largement résistante, permet, sinon d'empêcher l'extermination, du moins d'escorter les morts.

Aussi le sujet est-il plus grand que l'auteur. Dans *Le Cercle* (prix Décembre et prix Roger-Nimier), Haenel menait son narrateur, errant à travers le XX<sup>e</sup> siècle, jusqu'en Pologne, où il plongeait dans l'histoire et la littérature, au néoed des

choses inouïes. Les lieux et la vérité des plus grands écrivains forçaient alors cette parole impossible à taire. La littérature accueille ce passé, et dans *Jan Karski* elle trouve une place plus sobre et plus forte encore.

#### Mémoire et responsabilité

Jan Karski est devenu professeur d'université à Columbia et à Georgetown. L'image tordue de cette Pologne torturée, accusée d'antisémitisme, est un enjeu du combat de Haenel. L'homme qui l'incarne, héros aux visions cauchemardesques, a de nombreuses fois fait résonner ses mots. Mais a-t-il été entendu? Ni Karski ni Haenel ne le croient. L'humain inhumain git toujours sous les choses: l'essayiste choisit d'étendre à tous la responsabilité de l'Holocauste.

D'un côté, l'angoisse inextinguible inscrite dans notre histoire, celle qui lie inextricablement l'Europe et l'Amérique, impose cette dignité à laquelle le savoir littéraire, ou l'art, donne accès. Après Kafka, Mickiewicz, Rembrandt... un choix collectif et personnel demeure: s'ouvrir à «*l'histoire mondiale de nos âmes*». La méditation romanesque approfondit les rancœurs, le mal-être, l'incapacité humaine de s'abstenir du mal et la tentation de le fuir en niant ses œuvres. La mort sans la mort, lente dans l'étendue de ses pires cruautés, n'en finit pas d'être singulière.

Aucune mémoire ne peut absoudre la responsabilité du mal. Haenel écrit sur l'essentiel, sans ronflement de gorge ni pathos extrapolé. Il écrit avec l'obsession d'avoir été happé. Comme si la pente à remonter vers la responsabilité du bien était si peu visible, si lente à son tour, si loin de la lumière, que voir les porteurs de flambeau, un par un jusqu'à leur dernier souffle, qui l'ont sauvée, c'est s'en faire à nouveau le courrier.

Collaboratrice du Devoir

**JAN KARSKI**  
Yannick Haenel  
Gallimard,  
coll. «L'Infini»  
Paris, 2009, 187 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Ecchymoses sentimentales

### Des nouvelles amères de Luc LaRoche

CHRISTIAN DESMEULES

Avec *Hors du bleu*, son quatrième recueil de nouvelles, Luc LaRoche détaille en une vingtaine de courtes proses des histoires amères et subtilement tendues. L'auteur d'*Ada regardait vers nulle part* (Les Herbes rouges, 2000) et de *Fugues en sol d'Amérique* (Leméac, 2006) semble nous décliner, sous des déguisements différents, les états d'âme d'un même personnage à l'heure du déclin et sa maigre résistance aux implacables lois de la gravité.

C'est une femme insatisfaite, à la recherche de l'âme sœur, qui se confie par lettre à l'une de ses amies (*La Quête*), c'est un couple de quinquagénaires qui se disloque au cours d'un voyage hivernal en Russie soviétique (*Au temps de la guerre froide*). C'est parfois aussi l'inspecteur

Magnan, sympathique policier narcoleptique relégué aux petits cambriolages de banlieue, qui rêve plutôt de la brigade des homicides, de crimes ambigus et de l'Afrique noire.

Mais c'est également un élève de bétail du Sonora, au Mexique, qui liquide sa ferme pour trois fois rien après un trimé dur durant trente ans. Un homme triste qui assiste à un concert d'Emmylou Harris au Proctor Hall de Schenectady, une ville industrielle fanée de l'Etat de New York. Ou ce médecin de 52 ans qui monte dans sa voiture et roule en direction sud, fuyant de partout, après avoir plaqué sa femme sans lui laisser un mot (*Le Sud*). «*J'aurais préféré l'inconnu, la nouveauté, le dépassement*, raconte-t-il. *Mais j'ai cédé. J'ai cédé sur pas mal de choses. En fait, j'ai cédé sur tout, quand j'y pense.*»

Si un thème domine *Hors du bleu*, donc, c'est bien celui de

l'amertume, des regrets, d'un visqueux sentiment d'impuissance devant la lourdeur d'un quotidien devenu prévisible. L'ultime spasme, l'éclair de lucidité et d'espoir au fond d'un seul œil presbyte. *Le last call* avant la fermeture du bar.

À l'aube de la cinquantaine, après toute une existence consacrée à un emploi dérisoire, à des chimères impossibles ou à une vie de couple empoisonnée, les êtres qui s'animent dans *Hors du bleu* sentent plus souvent qu'à leur tour que le temps les rattrape, «*avec son poids de faux départs et de voyages avortés.*»

À coups de grattoir, Luc LaRoche creuse des passages

secrets entre le rêve et la réalité, faisant parfois songer, de loin, à l'Argentin Cortázar. Et ses courtes nouvelles sombres, servies quelques tons au-dessus du bleu dans un style plutôt sobre, portent toutes la marque de l'invisible: celle des rendez-vous manqués avec son propre destin, des rêves déçus, des amours mortes ou improbables. Une lecture qui risque de vous hanter.

Collaborateur du Devoir

**HORS DU BLEU**  
Luc LaRoche  
Triptyque,  
Montréal, 2009, 156 pages

Romain Gary (Emile Ajar)  
**La vie derrière soi**

Les livres qui ne circulent pas meurent

**L'ÉCHANGE**  
707 ET 713 MONT-ROYAL EST  
©MONT-ROYAL, 514-523-6389

**UN ARBRE GUÉRISSEUR**

Jacques Mathieu  
**L'ANNEDDA**  
*L'arbre de vie*

Au XVI<sup>e</sup> siècle, apparaît dans la science botanique un nouvel arbre de vie. Il provient du Canada et des Amérindiens. À l'hiver 1536, cet arbre a guéri du scorbut l'équipage de Jacques Cartier installé à Stadaconé (Québec).

Redonner à cet arbre son nom «*annedda*», reconstituer son identité et rappeler ses vertus, c'est reconnaître aux Premières Nations d'Amérique du Nord leur apport à notre civilisation.

200 PAGES, 15,00 \$, ISBN 978-2-89448-591-0

SEPTENTRION.QC.CA  
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

**ARCHAMBAULT**  
Une compagnie de Quebecor Media

**PALMARÈS LIVRES**

Résultats des ventes: du 8 au 14 septembre 2009

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 <b>HELL.COM</b> Patrick Senécal (Aïre)	1 <b>LE GUIDE DE L'AUTO 2010</b> Denis Duquet (Trécarré)
2 <b>LE JEU DE L'ANGE</b> Carlos Ruiz Zafón (Robert Laffont)	2 <b>LE WHY CAFÉ</b> John P. Strelecky (Dauphin Blanc)
3 <b>LA TRILOGIE BERLINOISE</b> Philip Kerr (Du Masque)	3 <b>LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2010</b> Collectif (Larousse)
4 <b>MILLÉNIUM T. 3: LA REINE DANS LE...</b> Stieg Larsson (Actes Sud)	4 <b>L'ANNUEL DE L'AUTOMOBILE 2010</b> Benoît Charette (Annuel de l'automobile)
5 <b>HAUTE-VILLE, BASSE-VILLE</b> Jean-Pierre Charland (Hurtubise HMH)	5 <b>MANGE PRIE AIME</b> Elizabeth Gilbert (Libre de Poche)
6 <b>LE VOYAGE D'HIVER</b> Amélie Nothomb (Albin Michel)	6 <b>MULTIDICIONNAIRE DE LA LANGUE...</b> Marie-Eva De Villers (Québec Amérique)
7 <b>L'ÉLÉGANCE DU HÉRISSEUR</b> Muriel Barbery (Gallimard)	7 <b>LE NOUVEAU PETIT ROBERT DE LA...</b> Collectif (Robert)
8 <b>ALMANACH DES EXILS</b> S. Filion / I. Décarie (Marchand De Feuilles)	8 <b>DIXEL 2010</b> Collectif (Robert)
9 <b>LE PREMIER JOUR</b> Marc Levy (Robert Laffont)	9 <b>L'AUTO 2010</b> Collectif (La Presse)
10 <b>LA COMMUNAUTÉ DU SUD T. 3</b> Charlaine Harris (Fammarion Québec)	10 <b>L'ART DE CONJUGUER</b> Collectif (Hurtubise HMH)

JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 <b>LES SECRETS DU DIVAN ROSE T. 1</b> Nadine Descheneaux (Boomerang)	1 <b>VAMPIRE DIARIES V. 1: THE AWAKENING</b> L. J. Smith (Harper Collins)
2 <b>FASCINATION T. 4: RÉVÉLATION</b> Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)	2 <b>DEAD UNTIL DARK</b> Charlaine Harris (Ace Books)
3 <b>LES SORCIÈRES DE SALEM T. 1</b> Millie Sydenier (Éditions Réunis)	3 <b>THE BRASS VERDICT</b> Michael Connelly (Warner Books)
4 <b>LES SANG D'ARGENT</b> Melissa De La Cruz (Albin Michel)	4 <b>THE TIME TRAVELER'S WIFE</b> Audrey Niffenegger (Vintage Canada)
5 <b>VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLE</b> Linda Joy Singleton (ADA)	5 <b>NEW MOON</b> Stephanie Meyer (Little, Brown & Co)
6 <b>JOURNAL D'UN VAMPIRE T. 1</b> Lisa Jane Smith (Hachette Jeunesse)	6 <b>THE GIRL WITH THE DRAGON TATTOO</b> Stieg Larsson (Penguin Books)
7 <b>CATHY'S BOOK</b> S. Stewart / J. Weisman (Bayard-Jeunesse)	7 <b>206 BONES</b> Kathy Reichs (Scribner)
8 <b>LE JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME T. 6</b> India Desjardins (Intouchables)	8 <b>ANIMAL FARM</b> George Orwell (Penguin Books)
9 <b>NARUTO T. 42</b> Masashi Kishimoto (Kana)	9 <b>THE MERRIAM-WEBSTER DICTIONARY</b> Collective (Merriam-Webster)
10 <b>LE ROYAUME DE LA FANTAISIE</b> Geronimo Stilton (Albin Michel)	10 <b>LOVE THE ONE YOU'RE WITH</b> Emily Giffin (Griffin)

**Un nouvel AUTEUR** CONCOURS  
Jusqu'au 30 septembre

Votez pour le **NOUVEL AUTEUR** sur coteblogue.ca

ARCHAMBAULT recherche de nouveaux talents littéraires

DÉTAILS SUR WWW.COTEBOLOGUE.CA, LE BLOGUE D'ARCHAMBAULT

Côté B

**L'AGENDA**

L'HORAIRE TÉLÉ,  
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

**LE DEVOIR**

# LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## La mauvaise vie

### Un Frédéric Beigbeder ramolli expose ses blessures d'ego et d'enfance dans *Un roman français*

CHRISTIAN DESMEULES

« J'ignore complètement où j'étais entre 1965 et 1980 », nous dit-il dans son dernier livre. Mais parions fort que l'ancien publicitaire, auteur à succès de *Mémoires d'un jeune homme dérangé*, de 99 francs, se souviendra longtemps du lieu où il se trouvait durant la nuit du 28 janvier 2008.

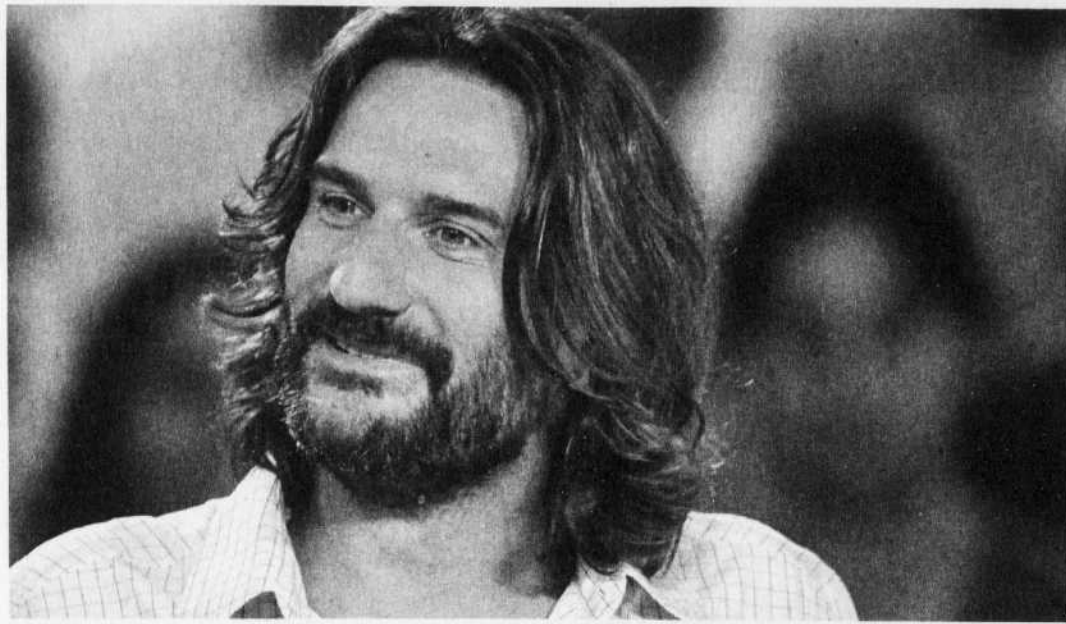
Rappel des faits: arrêté en compagnie d'un ami alors qu'ils reniflaient quelques rails de poudre sur un capot de voiture, devant un bar du VIII<sup>e</sup> arrondissement à Paris, Frédéric Beigbeder a passé quelques mauvais quarts d'heure en garde à vue, avant d'être relâché sans accusations le surlendemain.

« Il suffit d'être en prison et l'enfance remonte à la surface », nous explique-t-il très vite, avec des accents de sincérité qui flairent un peu le procédé. Avant d'ajouter que « la littérature se souvient de ce que nous avons oublié ». Mais si Proust a cessé aussitôt de se sentir « médiocre, contingent, mortel » en goûtant distraitemment un petit gâteau trempé dans du thé, Beigbeder, lui, a eu besoin d'une cellule humide de commissariat où flottait une odeur de barquette boeuf-carottes, de vomis et d'eau de Javel. A chacun sa madeleine.

Or, c'est un véritable traumatisme que semble avoir vécu cet écrivain habile, produit de grands ancêtres et d'une enfance dorlotée entre Neuilly-sur-Seine et le XVI<sup>e</sup> arrondissement. Une enfance écolée dans « un ghetto de confort » dont il nous raconte quantité de détails qu'il fait alterner, tout au long du roman, avec son « récit de prison ». Frédéric Beigbeder a découvert que « la France est un pays qui pratique la torture dans le I<sup>er</sup> arrondissement, juste en face de la Samaritaine ». Soit.

#### Émotion de censure

À la demande de Grasset, son éditeur, et par crainte de poursuites en justice, l'écrivain a dû sembler-il se résigner à ce que le roman soit amputé



Frédéric Beigbeder photographié récemment lors d'une émission de télévision, à l'occasion de la publication de son dernier ouvrage, *Un roman français*

de quelques passages. Dans les pages supprimées, en abusant des majuscules, il épingle avec une hargne soutenue le procureur qui s'est chargé de son cas, en l'accusant d'avoir prolongé indûment sa détention en garde à vue pour, estime-t-il, « se faire » une vedette et donner l'exemple.

Cascade publicitaire? Larmes de crocodile? Si c'est le cas, la manœuvre fonctionne: chacun se bouscule pour lire ou commenter son nouveau roman.

Né en 1965, Frédéric Beigbeder s'épanche surtout sur son enfance ennuyeuse et docile, confortable — surtout le week-end qu'il passait chaque mois chez un père noyé dans le travail —, les étés

enchantés passés à Guéthary, le fief familial du Pays basque, l'expérience confuse et douloureuse du divorce de ses parents, l'échec sentimental de sa mère. Sa condition de puiné chétif affublé d'un « goitre de pélican », les premiers baisers, bluettes, pe-lotages, rejets.

« On peut oublier son passé. Cela ne signifie pas que l'on va s'en remettre. » Il nous fait bien comprendre qu'il ne s'est remis ni de son passé, ni de ses 36 heures de prison. Mais qui se remet véritablement de son enfance, qu'elle ait été heureuse ou malheureuse? On n'en sort jamais vraiment. C'est d'ailleurs l'un des grands lieux communs de la littérature.

Certes, on croit à son rejet d'une certaine France bien pensante, hygiéniste, sarkozyste, trop « bienveillante » envers ses sujets. Et ceux qui ont déjà goûté ses phrases asthmatiques — un débit naturel pour ce « fils de pub » —, son sens de la formule et de l'autodérision s'y retrouveront. Ce nouveau titre risque aussi de flatter dans le sens du poil beaucoup de lecteurs en une époque droguée de sincérité et d'aveux autobiographiques sensibles.

Mais dépourvue de son arrogance feinte et de son cynisme habituel, l'écriture de Beigbeder perd vite de son attrait, et *Un roman français* laisse une durable impression de décousu et, par moments, de « vulgaire » règlement de comptes. Dommage de la part d'un nouveau moraliste « fin de siècle », artiste de la citation de soi-même, miroir d'une époque où on se voue au stupre et au toc tout en cherchant désespérément l'amour.

Bref, *Un roman français* nous ramène un Beigbeder de 44 ans, un peu ramolli, sensible, oserait-on dire, presque ordinaire. Et c'est dommage. Son panorama de la première génération du divorce et des années 80, des centaines de romanciers français pourront s'en charger. Beigbeder est un écrivain qu'on ne pouvait prendre vraiment au sérieux que dans la dérision, l'enflure, la culbute. C'était son style, sa marque de commerce, sa plus-value littéraire. Mais tout le monde a le droit de changer.

Et pourtant: « Dieu ne fait pas don à l'écrivain d'un talent poétique mais d'un talent de mauvaise vie. » Empruntée à Sergeï Dovlatov, la citation coiffait un chapitre de *L'Égoïste romantique* (Grasset, 2005). Il ne lui reste plus qu'à l'assumer. Avec style.

Collaborateur du Devoir

#### UN ROMAN FRANÇAIS

Frédéric Beigbeder  
Grasset  
Paris, 2009, 282 pages

CHANSON

## Des paroles qu'on connaît trop souvent déjà

FRÉDÉRIQUE DOYON

Les paroles des chansons n'étant plus à l'honneur dans les livrets des CD, on peut se réjouir de les voir s'étaler sur des pages blanches, dégagées de toute distraction musicale ou graphique, dans *Les Cent Plus Belles Chansons du Québec*, paru chez Fides.

Mais à l'heure du déclin du livre, cannibalisé par Internet, on se demande comment ce genre de titre peut oser paraître aujourd'hui. Il a beau titiller notre mémoire collective en nous faisant fredonner, parfois avec le sourire fendu, parfois bien malgré nous, des

airs connus (*Quand les hommes vivront d'amour* de Raymond Lévesque), adorés (*Le Petit Roi* de Jean-Pierre Ferland, usés (*Illégal* de Marjo), on s'étonne de voir édités ces textes assez faciles à trouver en ligne ou déjà rapportés dans d'autres anthologies, dans une mise en page si simple.

L'ouvrage a toutefois le mérite de jeter un pont entre les générations et a fait place à des paroles de Yann Perreau et d'Ariane Moffatt. Les Cowboys fringants, Dédé Fortin et Loco Locass côtoient les Georges Dor, Marjo, Félix Leclerc, Pauline Julien, Jean Leloup Robert Charlebois, Daniel Bélanger et

les chansons anonymes traditionnelles. Un grand écart qui favorise tout de même les ritournelles les plus entendues. Pourquoi pas Karkwa? Fred Fortin? Martin Léon?

Ce « bouquet de chansons québécoises » est présenté « dans la beauté d'un livre d'art », souligne M. Roy dans son introduction, plutôt que dans un coffret commémoratif ou un format plus didactique comme la plupart des anthologies précédentes. Il est effectivement illustré d'une couverture à l'autre par la diva Diane Dufresne, aussi artiste-peintre à ses heures. On en vient tout de même à regretter que l'extrême variété des chansons ne



soit pas reflétée dans les illustrations. Il y avait là une occasion de découverte artistique, dans une mer de chansons archiconnues.

Le Devoir

#### LES CENT PLUS BELLES CHANSONS DU QUÉBEC

Une anthologie préparée par Bruno Roy  
Fides  
Montréal, 2009, 225 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

## La vie du rose au gris

CAROLINE MONTPETIT

C'est une histoire à hauteur d'enfant. L'interprétation du monde d'une petite fille sans père qui suit sa mère remarquée dans un village perdu, puis en banlieue. La vie s'y déroule au compte-gouttes, entre la naissance de lapereaux, la découverte diffuse de la sexualité. Puis, à travers cette bulle enfantine, perce peu à peu l'inquiétude liée à la disparition de jeunes filles, à la campagne, puis en banlieue.

Dans *Rose amer*, publié aux Éditions Hélotrope, Martine Delvaux présente un univers enfantin graduellement voilé par des préoccupations d'adultes. Une éclosion de jeune fille sur le monde. Un rose qui tourne doucement au gris.

Professeure d'université, Martine Delvaux s'intéresse depuis longtemps aux perceptions féminines des choses. Elle a publié notamment *Écho-graphies*, aux Éditions du Vent d'ouest, plus récemment, le roman *C'est quand le bonheur?*, chez Hélotrope.

« Je suis arrivée dans un monde où on ne parlait plus des hommes. Ce n'était pas un

sujet de conversation parce qu'ils n'existaient pas vraiment, seulement les grands-pères, les patrons, les voisins, les médecins », écrit-elle d'entrée de jeu dans *Rose amer*.

#### Histoires de filles

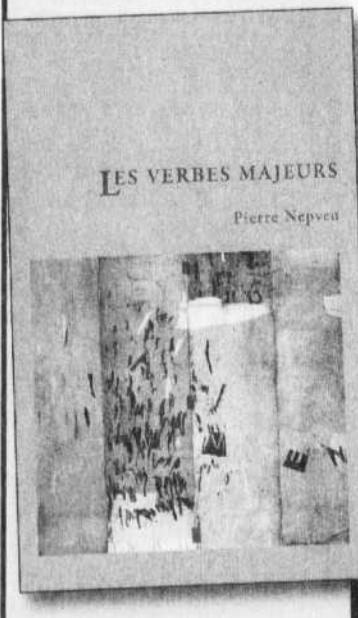
Des histoires de filles, de femmes, donc. Car la femme en devenir que Martine Delvaux prend par la main, dans ce roman de la vie quotidienne, porte à l'intérieur d'elle d'autres filles, d'autres femmes.

« En Russie, on dit que chaque petite fille habite une femme, comme des poupées qui auraient été emboîtées à l'envers, c'est la plus grande qui est au centre. Toutes ces filles débusquées, elles étaient à l'intérieur de moi et je les avais sorties au grand jour, comme des lapins qui sortent des chapeaux de magicien », écrit Martine Delvaux. La réalité triviale et fabuleuse de la féminité, de la vie.

Le Devoir

#### ROSE AMER

Martine Delvaux  
Hélotrope  
Montréal, 2009, 148 pages



**Rencontre avec Pierre Nepveu**  
Poète, romancier et essayiste  
Animation : Marie-Andrée Lamontagne  
Éditions du Noroît 2009

**Mercredi 23 septembre 19 h 30**

**Beaucoup plus qu'une librairie!**  
Salle de conférences et café-resto  
2661 Masson, Montréal, Qc  
514 849-3585  
Contribution suggérée de \$5

SODEC Québec

Les Éditions du **Noroît**

[www.lenoroit.com](http://www.lenoroit.com)

**Lests**  
Jacques Audet  
(collection Initiale)

**Arbres**  
(cahier d'aphorismes)

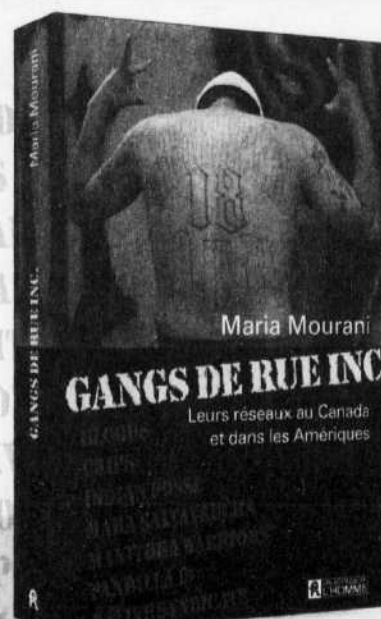
Marco Antonio Campos  
traduit par François-Michel Durazzo  
(collection Résonance)

Marco Antonio Campos

**ARBRES**  
(cahier d'aphorismes)

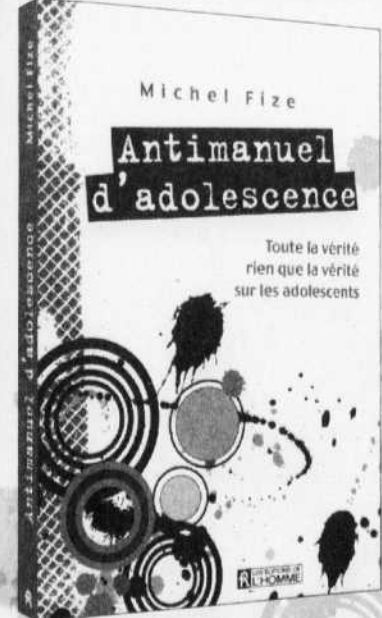
Éditions Hélotrope

**DEUX LIVRES PERCUTANTS POUR NOUS AIDER À MIEUX COMPRENDRE**



**GANGS DE RUE INC.**  
Leurs réseaux au Canada et dans les Amériques

**UN PORTRAIT EXHAUSTIF ET SAISSANT SUR LES GANGS DE RUES**



**Antimanuel d'adolescence**  
Toute la vérité rien que la vérité sur les adolescents

**UN RENVERSEMENT DE PERSPECTIVE SUR LA QUESTION ADOLESCENTE**

LES ÉDITIONS DE L'HOMME  
Une compagnie de Québec Media  
[www.editions-homme.com](http://www.editions-homme.com)

## LIVRES

La Crise d'octobre,  
une histoire de chiffre

**S**amedi soir dernier, je me tapais en ligne les épisodes de la discutable et très mauvaise série de la CBC *October 1970*. Au même moment, Jean Barbe, ai-je appris, grimpait dans le kiosque des plaines d'Abraham pour donner lecture de la «*pathétique*» (l'adjectif qui revient le plus souvent dans les journaux de l'époque) lettre de Pierre Laporte, otage du FLQ, à Robert Bourassa. Pendant que d'autres célébraient notre histoire, je me farçais le gros show

LOUIS  
HAMELIN

des services secrets canado-britanniques, et son morceau de bravoure: le *Pooh squad*. Des experts en décryptage payés pour chercher dans les lettres de James Cross des allusions codées à son cher Winnie. Les époux Cross, en effet, partageaient un secret: une intime passion pour l'univers de Winnie l'ourson (*the Pooh Bear*) et les spécialistes du chiffre étaient sur les dents. Le résultat le plus notable de cet exercice, aujourd'hui visible sur un bout de film amateur, fut une perquisition nocturne, avec hélicoptère et cordon de soldats à l'appui, dans un *pet-shop* de la Rive-Sud. De la peluche de conte pour enfants et beaucoup de poudre aux yeux.

Débordants d'empathie, les auteurs d'*October 1970* ont voulu épargner aux gars du *Pooh squad* un ridicule aussi grand-guignolesque. Dans les derniers épisodes, alors que la planque de Lanctôt et de ses copains a déjà été repérée, ils arrivent enfin avec un résultat: le mot *recolletion* («souvenir» en anglais), relevé deux fois chez le Cross épistolier. *Recolletion* = rue des Récollets. Plutôt *cute* comme trouvaille de scénariste, à condition d'oublier que l'otage, en principe, n'avait aucun moyen de savoir qu'il se trouvait dans un appartement des parages de la rue Monselet. Peu importe. Le lundi matin, quand j'ai bondi sur mon *Devoir* et imaginé Barbe disant *Mon cher Robert...*, puis pensé à cet homme qui refuse de mourir, celui dont l'appel au secours continue de retentir 39 ans plus tard devant l'histoire, et dont le spectre revient hanter jusqu'aux pages du *National Post*, j'ai pensé à lui. À Pierre Laporte.

Pas de *Pooh squad* pour Laporte. Mais il avait, paraît-il, confié à des proches, au lendemain du kidnapping de Cross, que la seule chance de retrouver celui-ci était que le Britannique parvienne à glisser des messages codés dans les lettres qu'on lui permettait d'écrire. Lorsque le ministre du Travail fut enlevé à son tour, les «amis



Selon notre chroniqueur, Pierre Laporte serait «le vrai héros de la Crise d'octobre».

JERRY DONATI / ARCHIVES LE DEVOIR

de Pierre Laporte» (comme on en viendrait à les appeler) formèrent, à un moment donné, une équipe de décrypteurs bénévoles.

La lettre lue sur les Plaines le 13 septembre peut être qualifiée d'émouvante, de pathétique et de bien d'autres choses encore. Elle est surtout bien étrange. Lorsque, tard dans la semaine fatidique, les amis de Laporte se souvinrent des commentaires de ce dernier sur les chances de Cross et se mirent à l'œuvre, ils furent d'abord frappés par le retour insistant (dans la première lettre surtout, adressée à sa femme) du mot «santé» sous la plume d'un homme qui ne s'en était jamais tellement préoccupé. Puis ils lurent, au début du cinquième paragraphe de la lettre à Bourassa, les mots suivants: «[...] qui mérite de retenir l'attention». Ils ouvrirent alors l'œil et trouvèrent que la longue et fastidieuse énumération des liens familiaux et des personnes à charge détonait bizarrement. Une certaine lourdeur dans le style les alertait. Exemple: «J'avais deux frères, ils sont morts tous les deux.» Ils eurent l'idée de transcrire en nombres toutes les quantités qui y étaient suggérées et obtinrent ceci: 2-2-1-1-2-1-2-2-1-1.

Revenant au mot «santé», ils s'emparèrent du bottin et cherchèrent le seul hôpital de la Rive-Sud, un établissement dont l'existence était liée de près à l'histoire personnelle de Pierre Laporte. L'hôpital Charles-Lemoyne se trouvait au 121, boulevard Taschereau. Son numéro de téléphone était le 672-2211. Lorsqu'ils arrivèrent à la dernière phrase du paragraphe («Je crois que tu comprends!»), les amis de Pierre La-

porte se persuadèrent qu'ils tenaient une piste. Ils relurent le paragraphe, et une magnifique faute de français, un verbe mal accordé, leur sauta soudain aux yeux: «Ce n'est plus moi seul qui es [plutôt que «suis»] en cause...» Le mot fautif tranchait sur l'orthographe par ailleurs impeccable de l'ancien du *Devoir*. Il se trouva, dans la bande, un malin pour arriver avec une solution: es = est. Le lieu de détention de Pierre Laporte, conclurent-ils, est situé quelque part à l'est de l'hôpital Charles-Lemoyne. Ce qui était exact: à six kilomètres plus précisément, et légèrement au sud-est.

Cette histoire a été racontée en 1973 par deux journalistes du *Toronto Star*, Robert McKenzie et Ronald Lebel. Nagerait-on en plein délire? Apparemment pas, dans l'esprit de ces policiers de la GRC qui, si on en croit le regretté Nick Auf Der Maur, perquisitionnèrent alors ledit hôpital de fond en comble. Puis, le vendredi 16 octobre, avant même la mort du ministre aux mains de ses gardiens, un article du *Montréal-Matin* fit état de certaines conjectures entourant les lettres de captivité de Laporte. Dans la première, écrite le matin du 11, il se trompe de date et écrit: 12 octobre. Dans la suivante, il termine son fameux dénombrement du clan

Laporte en l'estimant à «une douzaine de personnes», alors qu'il vient d'en énumérer neuf au maximum, incluant lui-même. Maintenant, vous me croirez si vous le voulez, mais les ravisseurs de Pierre Laporte n'ont jamais pensé à aveugler la fenêtre de la chambre où il était séquestré.

Contrairement à Jasper Cross, Laporte savait exactement où il se trouvait: à environ 750 mètres du hangar numéro 12 de l'aéroport de Saint-Hubert. Il connaissait le coin, avait déjà survolé le secteur, savait probablement qu'un énorme chiffre 12 était peint sur le toit de ce bâtiment, localement surnommé: le Douze. Menotté à son lit et aux mots écrits de ce dimanche-là, Laporte n'était pas cette victime qu'on pensait: le geignard du film de Falardeau, le grognon de la série canadienne. Lui non plus n'aurait jamais négocié. Il n'était pas «*pathétique*», juste superbement intelligent dans le danger. Capable, dans cette lutte solitaire pour sauver sa peau, de ruser avec les mots. Le vrai héros de la Crise d'octobre.

hamelinlo@sympatico.ca

## ALARME CITOYENS!

Jacques Lacoursière  
Les Éditions La Presse  
Montréal, 1972, 438 pages

## ENTRETIEN

## Paroles de psychanalystes

LOUIS CORNELLIER

D'abord diffusés sur les ondes de Radio Ville-Marie, qui s'impose de plus en plus comme un lieu vivant de culture et de réflexion, les douze entretiens réunis dans *Ondes de psychanalyse* offrent en résumé le meilleur de la psychanalyse québécoise actuelle.

Intelligemment questionnés par la journaliste Marilou Brousseau, les spécialistes qui s'expriment dans ces pages se livrent, à partir de thèmes comme le désir, l'adolescence, la jalousie et la créativité, à une riche analyse de la psyché, nourrie de culture littéraire et philosophique. On est loin des clichés de la psycho-pop.

Les ouvrages d'entretiens

de ce type manquent parfois de profondeur. Ce n'est pas le cas ici. Les douze intervenants, de même que l'animatrice, sont des connaisseurs, capables de propos à la fois denses et accessibles. On saura particulièrement les entretiens avec Daniel Puskas, sur l'adolescence, et Isabelle Lasvergnas, sur les préoccupations sociales de la psychanalyse.

Collaborateur du Devoir

ONDES DE  
PSYCHANALYSEDouze entretiens  
Marilou Brousseau  
Liber, Montréal, 202 pages

## EN BREF

Les Midis  
littéraires  
sur la chaîne SavoirTélé-Québec a racheté la série des *Midis littéraires*, ces entretiens de fond menés par AlineApostolska sur le parcours créatif d'écrivains québécois, et enregistrées à la Grande Bibliothèque de 2006 à 2009. Les 13 premières entretiens seront diffusées sur la chaîne Savoir à 19h à partir du 16 septembre, à raison de cinq diffusions par semaine. — *Le Devoir*NUMÉRO ANNIVERSAIRE EN KIOSQUE DÈS MAINTENANT!  
228 | septembre-octobre 2009

## Spirale

30 ans

CRITIQUES  
INTEMPESTIVES :  
LES ŒUVRES  
D'AVENIR DES  
TRENTE DERNIÈRES  
ANNÉES

Pour son anniversaire, *Spirale* prend une tournure résolument « intempestive », cherchant, comme toujours, à favoriser le développement d'une réflexion critique sur les arts, la littérature et les sciences humaines, mais cette fois, en cherchant non pas uniquement dans l'actuel, mais bien aussi dans l'inactuel ce qui peut encore correspondre au développement et à la création d'une culture riche. **UN NUMÉRO ESSENTIEL.**

Plus de 50 collaborateurs d'hier et d'aujourd'hui participent à ce numéro anniversaire.

Un important portfolio réunit 44 artistes : un regard singulier sur la production artistique actuelle.

Lancement  
Table rondeLe 25 septembre, à 18h00  
Maison des écrivains  
3492, avenue Laval / Métro SherbrookeDans le cadre du  
15<sup>e</sup> FESTIVAL INTERNATIONAL  
DE LA LITTÉRATURE  
www.festival-fil.qc.caNous profiterons de l'occasion pour lancer le dernier tire des « Nouveau Essai *Spirale* » (...)  
*Teen Spirit. Essai sur notre époque*, de Nicolas LévesqueVenez célébrer  
avec nous !POUR INFORMATION:  
Patricia Lamy  
Tél.: 514-525-7443  
lamypat@videotron.caABONNEMENTS  
ET AUTRES INFORMATIONS:  
Manon Plante  
Tél.: 514-934-5651  
spiralemagazine@yahoo.com  
www.spiralemagazine.com

## éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Aline Giroux

Reconnais-toi toi-même  
Figures de l'expérience morale

204 pages, 24 dollars

Prix littéraires  
Radio-Canada  
CBC literary  
AwardsNouvelle › Récit › Poésie  
2009

## À gagner

Un premier prix de 6 000 \$  
et un second de 4 000 \$,  
dans chaque catégorie.Date limite: 1<sup>er</sup> novembre 2009Radio-Canada.ca / prixlitteraires  
cbc.ca / literaryawards  
1 877 888-6788CBC Radio-Canada Conseil des Arts  
du Canada Canada Council  
for the ArtsenRoute  
AIR CANADA

# ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Des athées impénitents et fiers

Quatorze athées québécois rendent publiquement raison de leurs convictions



LOUIS CORNELLIER

« Les athées, écrit le jésuite Jean-Guy Saint-Arnaud dans les *Cahiers de spiritualité ignatienne* (janvier-avril 2009), demeureront toujours un défi pour les chrétiens et les chrétiennes. Ils seront toujours des dérangeurs, des "désenclaveurs", des éveilleurs de conscience. Ils ont des raisons valables de refuser ce qu'ils refusent et c'est être fidèle à la vérité que de le reconnaître. » Les athées militants bousculent aussi les esprits tièdes, indifférents, qui font l'impasse sur cette grande affaire en se réfugiant dans ce que Pascal appelait le divertissement. Or, ajoute Saint-Arnaud, « on n'échappe pas, en effet, à la religion, tout comme on n'échappe pas à la politique. Le refus de s'engager en politique constitue une position politique. »

Aussi, pour ces raisons, on ne peut que se réjouir du fait que 14 athées québécois aient décidé de rendre publiquement raison de leurs convictions. Réunis par Daniel Baril et Normand Baillargeon dans *Heureux sans Dieu*, un plaidoyer collectif en faveur de l'athéisme, ces artistes (Arlette Cousture, Louise Dussault, Martin Petit, Ghislain Taschereau), journalistes (Daniel Baril, Louis Gendron, Isabelle Maréchal, Yannick Villedieu), scientifiques (Cyrille Barrette, Yves Gingras) et intellectuels (Normand Baillargeon, Hervé Fischer, Louis Gill, Yves Lever) s'affichent sans gêne pour dire « qu'il existe des athées, qu'il est tout à fait possible de vivre une vie pleine, riche et heureuse en étant

incroyant, et que cette position n'a rien de honteux ni d'inavouable. »

Dans leur texte de présentation, Baril et Baillargeon se désolent du fait que les livres religieux abondent au Québec, alors que ceux qui plaident en faveur de l'athéisme sont si rares. Il n'y a pas là, pourtant, de mystère. Est normal et logique, en effet, que ceux pour qui l'hypothèse Dieu est sans intérêt parlent d'autre chose. Aussi, conclure, comme le font Baril et Baillargeon, que cette rareté s'explique par un ostracisme dont souffriraient les athées est une hypothèse qui ne tient pas la route.

À l'heure actuelle, au Québec, il est plutôt de bon ton d'exprimer son incroyance. Au *Devoir*, par exemple, mes textes traitant de la chose religieuse avec bienveillance recueillent plus de sourires polis que d'enthousiastes adhésions. C'est à la croyance religieuse, plus qu'à l'incroyance, qu'on réserve « cette dérision goguenarde qui court dans l'époque et agite les médias », selon les mots de Jean-Claude Guillebaud. Reconnaître ce fait n'enlève rien à la pertinence, mais relativise le courage revendiqué par ses auteurs.

Baril et Baillargeon n'ont cependant pas tort de souligner que « la principale révélation de ce livre, pour certains croyants, sera sans doute d'apprendre que les athées ont une morale ». Les esprits religieux dogmatiques, en effet, colportent souvent ce préjugé de l'athée sans loi parce que sans foi. Tous les participants à cet ouvrage le récusent avec raison en rappelant que les sources de la morale sont multiples. « Il me semble également, explique le biologiste Cyrille Barrette, que j'ai d'autant plus de raisons de cultiver la morale, l'éthique, l'humanisme, puisque je crois que nous sommes seuls dans un univers qui nous est indifférent et que, par conséquent, toute la responsabilité

d'une vie bonne nous appartient entièrement; elle ne nous est pas imposée par la peur ou l'autorité. »

L'argument de Barrette, qui signe le meilleur texte de ce collectif, est fort, et repris par Yves Gingras, mais sa conclusion, qui fait de la peur et de la soumission à l'autorité les principales motivations de la morale religieuse est décevante. La religion dépeinte dans cet ouvrage, d'ailleurs, a souvent des airs anciens et caricaturaux. La meilleure réflexion théologique actuelle — qui ébranle le dogme du péché originel, renouvelle la pensée sur l'existence du mal dans le monde et l'image du Dieu tout-puissant et plaide pour un engagement en faveur de la justice ici-bas — semble étrangère à plusieurs des auteurs de cet ouvrage, obnubilés par la religion populaire de leur jeunesse.

Quand Louis Gill, par exemple, se réjouit de voir sa fille tourner en dérision le rite funéraire de l'Église ou quand Louise Gendron affirme que les religions « reculent à mesure que la science avance », on est forcé de conclure qu'ils renversent des épouvantails (un rite dé-symbolisé et le Dieu bouche-trou) plutôt qu'une vision du monde honnêtement appréhendée.

Un autre argument cher aux athées est ici avancé par Yves Lever et Daniel Baril. « Les valeurs éthiques les plus hautes auxquelles adhèrent les croyants, écrit ce dernier, n'ont rien à voir avec leur religion. » La thèse exactement inverse, dans le cas du christianisme, a récemment été solidement défendue par Frédéric Lenoir, dans *Le Christ philosophe*, Luc Ferry, dans *L'Homme-Dieu ou le sens de la vie*, et Jean-Claude Guillebaud, dans *Comment je suis redevenu chrétien*. L'individualisme, l'aspiration égalitaire, la notion d'uni-

versalité, l'idée d'espérance, donc de progrès, explique ce dernier, « trouvent leur source dans la bible ». La thèse de leur traduction laïque, dans la modernité, est certes défendable, et on peut bien plaider que l'hypothèse Dieu ne leur est pas nécessaire, mais affirmer, comme le fait Lever, que ces valeurs « n'ont pas leur origine dans les religions » revient à refuser injustement une reconnaissance de dette.

Normand Baillargeon a raison de souligner que même les croyants sont toujours athées devant les divinités des religions autres que la leur. L'athéisme relatif, en ce sens, est donc universellement partagé, et ce constat constitue une invitation à un sain dialogue, même avec les athées absolus. « Ce sont des adversaires mais non des ennemis », écrit Saint-Arnaud. *Leurs différences et leurs différends constituent, en vérité, des richesses et non des menaces pour les croyants.*

Dans ce passionnant débat, l'attitude qui consiste à caricaturer l'adversaire pour mieux le vaincre devrait être interdite. Certains des auteurs d'*Heureux sans Dieu* transgressent cette règle. Les croyants qui voudront entrer dans le jeu devraient accepter de se froter à la position d'un Cyrille Barrette, l'athée le plus convaincant de ce livre, qui se dit agnostique par esprit scientifique, athée par conviction, mais fidèle aux valeurs évangéliques.

louisco@sympatico.ca

### HEUREUX SANS DIEU

Sous la direction de Daniel Baril et Normand Baillargeon  
VLB  
Montréal, 2009, 176 pages

### BIOGRAPHIE

## Jane Austen, l'enchanteuse du vide

MICHEL LAPIERRE

Une vieille fille appauvrie, dont le défunt père avait été pasteur anglican, écrivait, sans y mettre son nom, des romans dans la salle à manger de la maison familiale du sud de l'Angleterre sur de petits bouts de papier qu'elle s'empressait de cacher dès que le grincement de la porte signalait la venue de quelqu'un. Pourtant, cette demoiselle effacée adorait la danse et parfois cessait tout à coup de coudre pour griffonner une phrase en pouffant de rire.

Rien ne campe mieux la femme, peu connue de son vivant mais de plus en plus célèbre après sa mort, que des anecdotes de ce genre, recueillies par David Cecil, aristocrate et critique anglais, dans *Un portrait de Jane Austen*, publié en 1978 et enfin traduit en français. Un mot de la romancière n'a pas échappé à la clairvoyance du biographe: « Mes enfants, ce sont mes livres. » Comment une vieille fille aurait-elle pu donner une définition plus simple et plus bouleversante du bonheur d'écrire?

Grâce à Cecil, on comprend aisément pourquoi Walter Scott regrettrait de ne pas avoir le génie de Jane Austen (1775-1817). Le romancier écossais précisait: « Cette exquise délicatesse qui rend les choses et les gens ordinaires intéressants dans leur banalité grâce à la vérité de la description et des sentiments m'est refusée. »

On se surprend qu'une demoiselle de la noblesse anglaise non titrée — la *gentry* —, plus attachée au conservatisme, comme le rappelle le biographe, que l'aristocratie, fréquemment convertie au libéralisme, puisse par une ironie omniprésente déprécier les snobs, voire saper la base des conventions sociales. Le goût du passé de la romancière-titulaire n'a-t-il pas été le caractère?

Certes, elle reste une femme de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais cela lui permet d'être étrangère à la sensibilité romantique, souvent excessive, du siècle qui commence.

### Toujours contemporaine

En fait, son culte du bon sens, son comique subtil et surtout son attachement aux détails à peine perceptibles la situent hors du temps, si bien qu'aujourd'hui elle semble plus contemporaine



STAN HONDA AFP

Portrait de Jane Austen (1775-1817) par Ozias Humphry, vers 1788.

qu'hier. Derrière le sentiment amoureux, la splendeur de la beauté charnelle, la censure quasi puritaine de la passion, le désir de l'ascension sociale, elle démasque et transfigure, comme si de rien n'était, le comble de l'horreur: le vide.

*Orgueil et préjugés* (1813), le chef-d'œuvre de Jane Austen, illustre à merveille le parti pris de l'ironie constante. À propos d'un prétendant dont la passion pour une jeune fille s'est éteinte dès qu'il lui écrivit « des vers très jolis », le personnage d'Elizabeth déclare: « Je me demande qui a le premier découvert l'efficacité de la poésie pour chasser l'amour. »

Pris au piège de l'ironie, Darcy, jeune homme riche, séduisant, rempli d'orgueil et de préjugés, qui, au début, n'a pas daigné inviter Elizabeth à danser, se voit contraint de répandre par une platitudes: « Je croyais que la poésie nourrissait l'amour. »

Ni Darcy ni Elizabeth n'auraient dû se fier à leurs premières impressions. La demoiselle qui s'est éloignée du jeune homme, croyant à un dédain définitif de sa part, ignore qu'il la trouve à présent très belle. Cette

situation ténébreuse la tourmente secrètement jusqu'à ce qu'elle découvre la vérité.

Voilà le révisé à l'anglaise du thème français de *La Princesse de Clèves* (1678), de Mme de La Fayette: « Les paroles les plus obscures d'un homme qui plaît donnent plus d'agitation que des déclarations ouvertes d'un homme qui ne plaît pas. » Mais, loin du raffinement aristocratique, la mère d'Elizabeth confère à la perspective du mariage de sa fille avec Darcy un sens concret, digne de la classe moyenne britannique: « Ah! ma chère Lizzy, comme tu vas être riche et grande dame! »

Par ce soupçon de burlesque, Jane Austen dépasse Mme de La Fayette. Elle creuse le paradoxe amoureux, ferment énigmatique de l'égalité humaine, en alliant la satire sociale avec le charme discret de l'invisible.

Collaborateur du Devoir

### UN PORTRAIT DE JANE AUSTEN

David Cecil  
Payot  
Paris, 2009, 288 pages

### HISTOIRE

## Montréal, porte de l'Ouest

Un ouvrage fouillé sur l'histoire de l'île Perrot

MICHEL LAPIERRE

De sa concession en 1672 comme seigneurie à François-Marie Perrot, gouverneur de Montréal, jusqu'au début du peuplement de Vaudreuil vers 1725, l'île Perrot formait l'extrémité occidentale de la colonie française de la vallée du Saint-Laurent.

À l'origine comptoir pour la traite des fourrures, elle a contribué, avec Lachine, à faire de Montréal la porte donnant sur l'intérieur du continent.

Si le français a été la première langue européenne à côtoyer les langues des autochtones au centre de l'Amérique du Nord, il doit beaucoup à cette seigneurie.

Dans son livre *L'Île Perrot (1672-1765)*, l'historienne Lise Chartier, dont les prodigieuses recherches dans les archives rivalisent avec le défrichage des archives jadis par les colons, signale que, grâce à plusieurs des insulaires, Montréal a pu donner naissance à

Detroit et rayonner par la suite du Middle West jusqu'au Pacifique.

Cette pénétration dans le Nouveau Monde, discrète, pacifique, souvent faite par des gens situés aux degrés inférieurs de l'échelle sociale, s'exprime par un symbole: le fait qu'une femme, Françoise Cuillerier, seigneurisse durant presque toute la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, a construit socialement l'île Perrot. L'archipel d'Hochelega, c'est-à-dire l'île Perrot. Montréal et ses sœurs, préfigurait, à l'époque de la Nouvelle-France, un archipel de la mémoire continentale qui, aujourd'hui, fait éclater les frontières du Québec.

Collaborateur du Devoir

### L'ÎLE PERROT

Lise Chartier  
Septentrion  
Québec, 2009, 272 pages

## 26<sup>e</sup> SALON DU LIVRE ANCIEN DE MONTRÉAL

« Hommage à Irving Layton »

Une exposition de documents sera présentée sous vitrines



PRÉSENTÉ PAR LA CONFRÈRE DE LA LIBRAIRIE ANCIENNE DU QUÉBEC  
WWW.BIBLIOPOLIS.NET/CLAQ

LES 26 ET 27 SEPTEMBRE 2009

samedi de 12h à 18h - dimanche de 11h à 17h

UNIVERSITÉ CONCORDIA, PAVILLON MCCONNELL  
MÉTRO GUY-CONCORDIA  
1400, BOUL. DE MAISONNEUVE OUEST

LE DEVOIR

ADMISSION \$6,00  
POUR LES DEUX JOURNÉES

RABAIS DE \$1,00 AVEC CETTE ANNONCE